

Hapdé, Jean Baptiste Augustin
Le colosse de Rhodes

LE COLOSSE
DE RHODES,

OU

LE TREMBLEMENT DE TERRE D'ASIE,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES;

PAR M. AUGUSTIN ***,

Musique de M. Alexandre PICCINI,

Ballets de M. HULLIN.

Représenté, pour la première fois à Paris, sur le théâtre de la Gaîté, le 27 mai 1809.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le théâtre Français, nº. 51.

1809.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ABULMAZAR, tyran et prince des arabes de Rhodes.	M. *Lafargue.*
ORTOBELLUS, amiral phénicien.	M. *Ferdinand.*
SOPHRONIE, fille d'Ortobellus.	Mlle *Bourgeois.*
ALFRÉDOR, amant de Sophronie.	M. *Didier-Perrin.*
FRÉDÉMAIS, ami d'Ortobellus.	M. *Marty.*
CARLOS, ami d'Alfrédor.	M. *Tony.*
OLKAR, capit. des gardes d'Abulmazar.	M. *Lafitte.*
ALI, surveillant du port.	M. *Paschal.*
OREB, chef surveillant du palais.	M. *Duménis.*
PHANOR, confident d'Abulmazar.	M. *Adam.*
FATMÉ, } odalisques.	Mlle *Lamarre.*
ZULMÉ, } odalisques.	Mlle *Mérante.*
Un prisonnier phénicien.	M. *Alerme.*

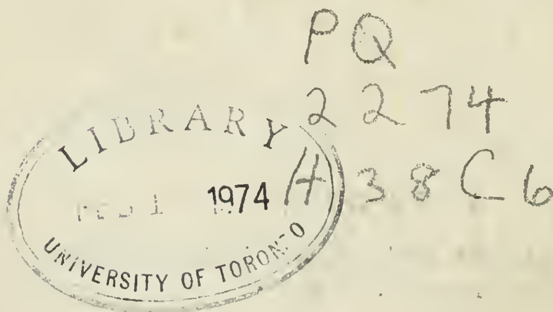
Prisonniers Phéniciens.

Equipage Phénicien, sous le costume égyptien.

Arabes, Bayadères, Esclaves blancs, Esclaves noirs.

Muets, Mages, Danseurs, Danseuses.

La scène se passe à Rhodes vers l'an 350 *avant l'Ere Chrétienne.*



LE COLOSSE DE RHODES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un vestibule orné de colonnes et de draperies; il est entouré circulairement de grilles; des carreaux sont placés ça et là, et entre eux plusieurs trépieds, sur lesquels sont placés des cassolettes. A travers les grilles du fond, on aperçoit une partie du port et de la ville de Rhodes. A gauche le mât des signaux; à droite à une grande élévation est le bras du Colosse; le reste du corps est caché aux yeux des spectateurs par une tour qui défend l'entrée du port.

Des gardes se promènent en dehors des grilles.

SCENE PREMIERE.

FATIME, ZULME, Bayadères.

(Au lever du rideau les Bayadères du prince forment divers tableaux, les unes dansent au son d'une petite harpe; quelques-unes tressent des couronnes de fleurs et guirlandes; d'autres versent des parfums dans les cassolettes.)

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, ALI, OREB.

(Ali et Oreb arrivent ensemble à l'une des grilles, et veulent l'ouvrir en même temps.)

ALI.

Allons, vas-t-en.

OREB.

Je veux ouvrir la grille, moi.

ALI.

Et moi aussi.

OREB.

J'entrerai le premier.

ALI.

Non, non.

OREB.

J'ai l'ordre de notre prince.

(Ali ouvre les grilles, et veut repousser Oreb; ils entrent tous les deux.)

ALI.

C'est faux, il n'y a que moi.

FATIME, *à Ali.*

Eh! seigneur Ali, toujours en querelle.

ZULMÉ, *à Oreb.*

Jamais d'accord.

ALI et OREB.

C'est lui qui....

FATIME.

Vous qui nous grondez sans cesse, vous qui êtes chargé de la surveillance de ce palais, vous nous donnez un bel exemple.

ALI.

Il veut empiéter sur mes droits.

ZULMÉ.

Au fait, que venez-vous faire tous les deux ici ?

ALI.

Je viens...

OREB.

De la part...

ALI.

Du grand prince des Arabes...

OREB.

Du grand conquérant de l'île de Rhodes ! Abulmazar...

ALI.

Notre maître...

OREB.

Notre souverain...

ALI.

Pour prévenir...

OREB.

Pour avertir...

ALI.

La belle esclave phénicienne.

OREB.

Sophronie !

(Ali et Oreb se regardent comme étonnés.)

ALI.

Tu es donc chargé des mêmes ordres que moi ?

OREB.

Il y paraît. Hier soir, sa hautesse, de retour de sa superbe incursion dans le Péloponèse, et rentrant dans Rhodes, m'a fait appeler pour me communiquer ses ordres particuliers.

FATIME.

Et qu'avez-vous donc à dire à cette intéressante étrangère, dont nous sommes obligées de charmer les loisirs par des chants et des danses.

ZULMÉ.

Et pour laquelle il nous faut parfumer les lieux où elle doit passer.

ALI et OREB.

Ce que nous avons à dire ?

OREB.

Ce que nous avons à dire explique clairement pourquoi sa hautesse donne les mêmes ordres à plusieurs personnes à la fois.

ALI.

Que veux-tu dire ?

OREB.

Il est si distrait. C'est l'amour, vois-tu bien !

ALI.

L'amour ! Ça ne te regarde pas.

OREB.

Ni toi non plus.

FATMÉ.

Allez-vous encore recommencer ?

OREB.

Oui, je recommencerai jusqu'à ce qu'il soit hors d'ici ; ce n'est point là sa place.

ALI.

Comment !

OREB.

Sans doute ; l'inspection du port, n'est-ce pas là ton office ? Ne dois-tu pas veiller à l'arrivée de ce vaisseau égyptien qu'on attend depuis si long-temps ?

ALI.

Cela est vrai ; mais...

ZULMÉ.

Quel est donc ce vaisseau ?

OREB.

Ça ne concerne pas les femmes ; il sait ce que je veux dire.

ALI.

Oui, je le sais.

OREB.

En ce cas, va te mettre en sentinelle dans ton Colosse.

ALI.

Colosse ! Colosse ! il n'a jamais que son Colosse à me jeter à la tête. Le bel emploi que j'ai là ; heureusement ce n'est que pour peu de temps, je l'espère. Imaginez-vous que je suis obligé, au moindre signal que l'on donne de la côte, de grimper dans cette énorme statue de bronze, de soixante-dix coudées de hauteur, et qui sert de phare, comme vous le savez.

ZULMÉ.

Nous le voyons d'ici.

ALI.

Mais vous ne me voyez pas, moi, lorsque j'y suis. Remarquez la tête, c'est là que je monte tous les jours.

OREB.

De quoi donc te plains-tu ? Tu as un poste assez élevé, j'espère.

ALI.

C'est bien, c'est bien. Je me blottis dans cette tête.

ZULMÉ.

Comment, elle est assez grande ?

ALI.

C'est une fort jolie petite chambre.

OREB.

En bon air.

ALI.

D'où l'on domine toute la mer... Je monte par les jambes, je me repose dans l'estomac, je passe à travers le col, je vois de côté par les oreilles ; en face par la bouche, et dessous par le nez.

OREB.

Et tu respires par les yeux, c'est clair.

ALI.

Toujours des plaisanteries.

SCENE III.

Les précédens, UN CHEF d'Esclaves, *derrière la grille du fond.*

LE CHEF.

Seigneur Ali, on signale un vaisseau dans le lointain.

OREB.

Allons, vîte, au belvédère.

ZULMÉ et FATIME, *riant.*

Oui, oui, au belvédère.

ALI, *se fâchant.*

Je voudrais bien vous y voir. O grand soleil des Arabes ! que ce maudit Colosse n'est-il donc détruit de fond en comble.

OREB.

O pleine lune ! quel blasphême. (*il sort.*)

SCENE IV.

Les précédens, excepté ALI.

OREB.

Il est capable d'attirer sur nous les grands malheurs dont nous sommes menacés.

ZULMÉ.

Quels malheurs ?

OREB.

Ecoutez. Je vais tout vous dire, mais que cela ne vous passe pas. Vous vous souvenez bien du jour où notre grand prince Abulmazar, vainqueur des Phéniciens, ramena de la ville de Sidon, outre un grand nombre de prisonniers distingués, cette jeune Sophronie, fille de l'amiral Ortobellus, son plus dangereux ennemi.

FATIME.

Il y a une demi année et quelques lunes.

OREB.

Oui, à peu près. Au surplus, une lune de plus ou de moins, ça n'y fait rien.

ZULMÉ.

Enfin ?

OREB.

Enfin, il semble que ce jour-là ait été un jour de fatalité pour l'île de Rhodes. Auparavant nous étions tranquilles, paisibles. Les Rhodiens commençaient à s'accoutumer à nous, et nous à les traiter avec plus de douceur. Depuis cette époque, événemens sur événemens, révoltes sur révoltes, tempêtes sur tempêtes, guerres sur guerres ; car en ce moment, je vous le dis, (*bas*) ce vaisseau qu'on attend, est un vaisseau égyptien, chargé d'armes, et que le grand roi Ptolomée, notre illustre allié, doit nous envoyer. On redoute une attaque terrible de la part des Phéniciens, qui veulent, dit-on, mettre tout à feu et à sang, si on ne leur rend pas cette Sophronie ; mais bagatelle que cela ! ce qu'il y a de plus redoutable, de plus effroyable, de plus épouvantable ; c'est....

FATIME et ZULMÉ.

Eh bien !

OREB.

C'est le songe et la prédiction d'un vieux mage de Persépolis, à l'occasion de ce volcan situé à quatre mille d'ici, et qui jette quelquefois la nuit tant de flammes que toute la ville est éclairée comme en plein jour.

FATIME.

Ensuite.

OREB.

J'étais auprès de ce vieillard à ses derniers instants ; il dit, d'une voix frémissante, qu'il avait vu la veille un monstre marin dans les airs, presqu'aussi gros que le Colosse, éteindre le volcan en soufflant dessus de toutes ses forces, comme ça, pouf, pouf, pouf.

ZULMÉ, *se moquant de lui.*

Il a vu un monstre marin dans les airs !

OREB.

Oui, il a vu ce monstre comme je vous vois.

ZULMÉ.

Bien obligée.

OREB.

Puis il a préduit que le volcan s'éteindrait, et que peu de temps après l'île de Rhodes serait bouleversée, que les palais s'écrouleraient.

ZULIME.

En vérité.

OREB.

Les maisons, les tours, les édifices, tout disparaîtrait.

FATMÉ,

Ce sera donc la fin du monde ! ah ! ah ! ah !

OREB.

Ah ! vous riez de ce que je vous dis. (*Mystérieusement.*) Eh bien, apprenez qu'il y a trois jours que le volcan s'est éteint. Riez-vous à présent ?

ZULIME.

Il s'est éteint, il se rallumera.

OREB.

Vous riez encore ; dites tout ce que vous voudrez ; mais surtout rien à Sophronie.

FATIME.

Soyez tranquille.

OREB.

Elle vient de promener sa mélancolie dans les jardins. Allons, chacun à ses devoirs ; il faut faire contre fortune bon cœur.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, SOPHRONIE.

(Les femmes se rangent sur une ligne. Les unes tiennent des vases de parfums ; les autres, des corbeilles de fleurs. Sophronie paraît ; elle a l'air triste et rêveur.)

OREB.

Illustre princesse, notre souverain maître, Abulmazar, est enfin revenu parmi nous.

SOPRHONIE.

Dieux !

OREB, *avec embarras.*

A peine débarqué, ses sublimes regards se sont fixés... se sont tournés vers ce palais, dont vous êtes l'astre rayonnant d'étoiles, et ses premières paroles ont été l'ordre de vous annoncer son heureuse arrivée, et de tout préparer pour le recevoir ce matin même en ces lieux... (*Sophronie fait un mouvement.*) En attendant, vos très-humbles esclaves vont, par leurs accords et par leurs danses...

SOPHRONIE.

Il suffit ; laissez-moi seule.

OREB, *aux femmes.*

En ce cas, venez avec moi. Allons nous placer sur le passage de notre souverain prince. (*Elles défilent devant Sophronie.)*

SCENE VI.

SOPHRONIE.

Abulmazar de retour dans ces murs ! Nouveau malheur ! J'étais heureuse de son absence. Tandis que des expéditions lointaines occupaient toutes ses pensées ; il m'était permis de croire qu'il oublierait sa victime. Il va donc faire valoir encore les droits odieux que dans les régions d'Afrique, sa patrie, un vainqueur barbare s'arroge sur ses captives. O berceau de mon enfance ! superbe Sidon ! ô puissant roi de Syrie ! Antiochus ! possesseur de la Phénicie, ne viendrez vous point au secours de la fille infortunée de votre plus grand Amiral ! Et toi, cher Alfrédor, toi, dont ma main devrait couronner la tendresse ; toi aussi, cher Frédémaïs, ami zélé de mon père, dépositaire de sa confiance ; guerriers plein de valeur, m'avez-vous donc abandonnée ? Ah ! sans doute se port est impénétrable, et vous avez déjà fait à mon insu d'inutiles efforts pour rompre mes chaines. Qu'importe : si personne ne peutme secourir, je m'affranchirai moi-même ! Ne suis-je pas la fille d'Ortobellus ? ne suis-je pas la même Sophronie qui, dans cette nuit affreuse où Abulmazar surprit Sidon, sût opposer à ses soldats, à lui-même, la plus longue résistance ? ce n'est qu'au mombre que j'ai pu céder, mes forces m'ont trahies ; j'ai perdu ma liberté, mais mon courage et ma fierté me restent. Sophronie s'unir à l'homme sanguinaire qui a dévasté son pays ! à l'assassin de sa famille ! au meurtrier de ses concitoyens ! Non, non, plutôt mille fois la mort que de sacrifier tout ce que je dois à mon père, à mon amant et à moi-même.

SCENE VII.

(Des esclaves noirs et blancs précèdent Abulmazar. Il est suivi de gardes. Oreb entre le premier, il annonce le prince à Sophronie. Abulmazar paraît, Sophronie frémi a son aspect.)

OLKAR.

Le grand prince souverain s'avance, madame.

ABULMAZAR, *bas au capitaine des gardes.*

Olkar, tiens-toi près à exécuter à mon premier signal les ordres secrets que je t'ai données (*Olkar sort avec les gardes. A Sophronie.*) Vainqueur de nouveaux ennemis dans l'Élide et la Messine, je reviens près de vous, madame, lorsque tout cède à mes armes, la belle Sophronie, dont l'image m'a suivi

même au milieu des combats, refusera-t-elle encore de combler mes vœux ? Un titre glorieux et le partage de ma puissance, voilà ce que je viens lui offrir pour la dernière fois.

SOPHRONIE.

Abulmazar connaît Sophronie, ses résolutions sont inébranlables.

ABULMAZAR.

Trop d'orgueil vous égare ; sans doute je sais apprécier les brillantes qualités qui vous embellissent, ce sont elles qui vous méritent une juste préférence parmi tant de rivales dont un seul de mes regards assurerait le bonheur. Je l'avoue, Madame, cette noble résistance, cette rare vertu ont jusqu'ici provoqué mon admiration et augmenté mon amour. Je vois toujours en vous cette femme étonnante par son courage et sa valeur. Cette femme qui dans ce moment terrible où mille Phéniciens fuyaient devant moi, osa, le fer à la main, arrêter mon bras victorieux.

SOPHRONIE, *interrompant.*

N'avais-je pas devant moi, pour enflammer cette valeur, les dangers de ma patrie, l'horrible spectacle d'une ville au pillage, et l'affreuse perspective de mon sort, tout me faisait un devoir de combattre jusqu'au dernier soupir ! Mais que m'offrez-vous, seigneur, qui puisse balancer les pertes que j'ai faites ? Vous m'avez enlevé à mes proches, à mes amis, à l'hymen le plus désiré pour me plonger dans des fers...

ABULMAZAR, *interrompant.*

Que je me suis fais un plaisir d'alléger. N'usant pas des droits de la victoire, je n'ai voulu vous enchaîner près de moi que par des bienfaits.

SOPHRONIE.

Le premier, le plus grand eût été de rendre une fille à son père.

ABULMAZAR.

Ce père dont vous parlez sans cesse, qui sait si la honte d'avoir laissé surprendre Sidon, ne l'a point conduit au tombeau.

SOPHRONIE.

Arrêtez, seigneur.

ABULMAZAR.

Cet amant que vous regrettez, qu'a-t-il tenté pour vous délivrer.

SOPHRONIE.

Gardez-vous de douter de l'attachement et de l'intrépidité d'Alfrédor, il m'est toujours fidèle, mon père n'a point cessé d'exister ; tous deux, une forte inspiration me l'annonce, oui, tous deux, armés par le ciel vengeur des opprimés, viendront bientôt m'arracher à la servitude.

ABULMAZAR.

Est-ce là le prix de la clémence avec laquelle j'ai traité tous ces Phéniciens, à qui, pour vous plaire, j'ai accordé la ville de Rhodes pour prison.

SOPHRONIE.

N'attribuez pas à l'amour ce que vous deviez à l'humanité. Je vous le répéte, seigneur, Sophronie ne sera jamais à vous.

ABULMAZAR.

Téméraire !

SOPHRONIE.

Prête à tout braver, résolue à tout souffrir, j'attends sans crainte les effets de votre vengeance, la mort même je la verrais s'approcher sans pâlir.

ABULMAZAR.

C'est trop long-temps abuser d'une faiblesse coupable, c'est trop long-temps méconnaître un souverain devant qui rien ne résiste. Tu ne crains pas la mort, femme audacieuse, eh bien, tu la recevras, mais auparavant, tous ces prisonniers Phéniciens...

SOPHRONIE.

Juste ciel !

ABULMAZAR.

Vont périr sous tes yeux, leur sang va couler autour de cette enceinte, il rougira ces grilles, et rejaillira jusques sur toi...

SOPHRONIE.

Seigneur, seigneur.

ABULMAZAR.

Olkar !

SCENE VIII.

(A l'instant on voit en dehors des grilles les Phéniciens chargés de chaînes, et entraînés par des gardes qui ont dirigé des épées sur la poitrine de chacun d'eux. Presque tous passent leurs mains à travers la grille, et supplient.)

SOPHRONIE, *aux pieds d'Abulmazar.*

(*Aux gardes.*) Arrêtez ! (*A Abulmazar.*) Barbare, quel crime ont-ils commis ? Tu les punis d'un refus dont je suis seule coupable. (*Elle se retire.*)

ABULMAZAR.

Plus de vains discours. Olkar.

SOPHRONIE.

Non, ils ne périront pas ; rassurez-vous, infortunés Phéniciens. Lorsqu'Abulmazar m'a menacé de la mort, j'ai entendu mon arrêt avec calme : mes jours ne sont pas assez précieux pour que je cherche à les conserver au prix de mon honneur. Mais que je voye tant de braves guerriers livrés aux bourreaux, lorsque d'un mot je puis les sauver, jamais... Qu'ils vivent,

qu'ils soient libres. Triomphe Abulmazar, Sophronie t'appartient ; ce consentement n'est plus un sacrifice pénible pour elle, c'est un dévouement sacré que lui inspirent l'amour de son pays et le cri de l'humanité.

ABULMAZAR.

Régnez, belle Sophronie, sur mon peuple et sur moi. Gardes, qu'on détache les fers de ces captifs. Et toi, Olkar, fais équiper à l'instant un vaisseau pour les transporter ce jour même, à la vue de Sophronie, vers les terres de Sidon. (*bas Olkar.*) Qu'ils soient étroitement renfermés dans le fort d'Ismael.

(Ici les grilles s'ouvrent, les prisonniers Phéniciens et les gardes entrent dans l'enceinte, les premiers se précipitent aux pieds de Sophronie.)

SOPHRONIE.

Retournez au sein de votre patrie, revoyez vos épouses, vos enfans ; dites-leur de quel prix j'ai payé votre salut et votre liberté ; dites à mon père, à mon amant, à tous ceux enfin que la malheureuse Sophronie peut intéresser encore, qu'elle est séparée d'eux à jamais. (*à part.*) Oui, qu'ils partent, et bientôt, par un trépas volontaire, mes mânes les suivront sur les rives de Sidon.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, PHANOR, *accourant.*

PHANOR.

Seigneur, Ali, qui est en observation au haut du phare, annonce l'arrivée d'un vaisseau égyptien.

ABULMAZAR.

Cher Olkar, l'arrivée de ce navire met le comble à mon bonheur. Ce sont les armes que le grand Ptolomée m'envoie ; Rhodes ne craindra plus les attaques de ses ennemis. (*à Sophronie.*) Vous, princesse, rentrez dans vos appartemens. Que tout se prépare pour la fête qui doit terminer cette grande journée, que ces grilles s'ouvrent, et que cette enceinte devienne publique. Sous peu d'instans, belle Sophronie, je reparaîtrai en ces lieux, et vous conduirai dans mon palais, au milieu de mon peuple et de mes soldats, qui tous applaudiront à mon choix et à votre élévation.

(Sophronie et les femmes et quelques esclaves sortent par la gauche du public, Abulmazar, les gardes et quelques prisonniers, sortent par la droite Oreb s'empresse d'ouvrir toutes les grilles du fond.)

OREB.

Allons, allons, entre, sorte qui voudra ; il faut en profiter, sa hautesse est de belle humeur.

ALI.

Les voilà ! les voilà... Ce sont eux enfin.

OREB.

Qu'est-ce qu'on entend donc ? (*Il parcourt la scène.*)

ALI.

Pilote, prends garde à ces rochers à fleur d'eau.

OREB, *au fond de la scène, lève la tête, et se met à rire aux éclats.*

Ah ! ah ! ah ! c'est Ali tout là-haut ! ah ! ah ! Sa tête est passée dans la bouche du colosse. Ah ! (*Reprenant de suite un ton sérieux.*) s'il pouvait lui mordre le cou; ah, que je serais content.

SCENE X.

(*Trois matelots arabes paraissent tirant un cordage.*)

OREB.

Ce n'est encore que la chaloupe du capitaine. Courons vîte à nos préparatifs dans le palais, et nous reviendrons, s'il est possible, pour voir arriver le vaisseau; c'est peut-être le dernier qui rentrera dans ce port! Ah! dieu !... voilà les réflexions de consternation et de distraction qui reviennent à foison. Fuyons. (*Il sort.*)

SCENE XI.

ALFREDOR et CARLOS.

(La chaloupe paraît et s'arrête sur le rivage, Alfrédor et Carlos sautent à terre, tous deux considèrent avec une sorte de ravissement les objets qui les entourent. Carlos fait signe aux matelots d'aller au vaisseau.)

ALFREDOR.

Je touche donc enfin la terre où respire celle qui m'est plus chère que la vie; c'est dans cette île que la fille d'Ortobellus, que Sophronie, qui devait faire le bonheur d'Alfrédor, gémit confondue sans doute avec de simples esclaves.

CARLOS.

Nous briserons bientôt ses fers.

ALFREDOR.

Oui, je la sauverai, déjà le ciel a couronné notre audace par un premier succès, mais qu'il tarde à mon impatience le moment où je pourrai punir son persécuteur.

CARLOS.

Modérez, seigneur, modérez des transports qui nous trahiraient. Songez que nous sommes dans Rhodes, consigné par les Arabes, nos plus grands ennemis; songez que tout vous prescrit d'attendre l'équipage de votre vaisseau, et que sans Frédémas, sans ce brave confident du célèbre amiral Ortobellus, nous ne pouvons rien entreprendre.

ALFREDOR.

Admire à la fin et la hardiesse de son projet et le motif qui l'a fait naître.

Frédémaïs, riche Sidonien, marin habile, chef d'escadre, et devant sa fortune et son rang à l'amiral Ortobellus, veut, en reconnaissance de tant de bienfaits, délivrer la fille de son protecteur. Nul obstacle ne l'arrête, aucun danger ne l'épouvante ; il ne suit que le plan formé par son imagination ardente : vainement depuis long-tems on cherchait mille ruses. Apprends, cher Carlos, l'heureuse circonstance qui a précipitée notre départ. Le roi Antiochus, non moins touché de la douleur extrême de son grand amiral, que pressé du désir de se venger des affreux ravages causés par l'iruption d'Abulmazar, avait donné à Ortobellus les ordres de tout disposer pour effectuer un débarquement général dans cette île. Déjà notre flotte était prête à mettre à la voile, déjà nos soldats brûlaient de l'ardeur de vaincre ; on n'attendait plus qu'un vent favorable, lorsqu'un de nos vaisseaux rentre dans le port de Sidon avec un corsaire Egyptien, qu'il venait de capturer, qui portait des armes au grand prince de Rhodes. « Ce corsaire, s'écrie le brave Frédémaïs, est un secours inespéré que le ciel nous envoie. Confiez-le à ma prudence, confiez-le aussi au courage de celui qui a le plus vif intérêt de délivrer Sophronie. » Il me désignait, cher Carlos ; et, je te l'avoue, je ne devinais pas encore ses intentions. Bientôt Frédémaïs, rassemble dix des plus intrépides matelots; tous, ainsi que nous, familiarisés avec la langue et les coutumes des Arabes, couverts des mêmes habits égyptiens. Nous remplaçons en même nombre l'équipage du corsaire, j'en deviens le capitaine ; nous partons, nous cinglons vers les côtes, et nous entrons dans ce port, déterminés à périr plutôt que de laisser Sophronie au pouvoir de son farouche ravisseur.

CARLOS.

Mais ce qui m'étonne plus encore, ce qui me fait tant espérer, c'est le moyen étrange dont Frédémaïs va se servir pour tromper notre ennemi.

ALFREDOR.

En effet, il est peu ordinaire. A quelque distance de cette île, Phrédémaïs reprendre seul le costume d'un guerrier Phénicien, se faire charger de chaînes, et attacher au mât du vaisseau; exiger que moi-même je le présente à Abulmazar comme mon captif : voilà la ruse à l'aide de laquelle il espère abuser ce prince cruel, voir et sauver Sophronie. Mais combien ne dois-je pas craindre le ressentiment qu'Albumazar manifeste contre les Phéniciens, et qui sait si je ne conduis pas Frédémaïs à une mort certaine.

CARLOS.

Croyez, seigneur, que Frédémaïs n'a point conçu une telle entreprise sans en avoir senti et prévu tous les dangers.

ALFRÉDOR.

Frédémaïs et Sophronie occupent toute ma pensée. Quant à

nous, libres dans le port, les moyens de sortir ne nous manqueront pas ; d'ailleurs, notre flotte nous suit ; mais l'amiral a pris ses précautions pour n'être aperçu par aucun bâtiment étranger, qui pourrait faire connaître sa marche à Abulmazar. Il ne paraîtra et n'attaquera la ville, que lorsque Sophronie ne sera plus dans ces murs. On vient, silence.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, ALI.

(Ali s'avance dans une barque, conduit par plusieurs matelots.)

ALI, *dans la chaloupe.*

Je suis à vous, seigneur egyptien ; c'est moi qui vais vous recevoir. (*La chaloupe emmène Ali.*)

SCENE XIII.

ALFREDOR, CARLOS.

ALFREDOR.

C'est, sans doute, le surveillant du port, qui a signalé notre vaisseau du haut de cette statue collossale élevée en l'honneur du soleil, divinité des Rodiens et des Arabes, chef-d'œuvre du célèbre Charis, et mis au rang des sept merveilles du monde.

CARLOS.

Mais, seigneur, de cette élévation immense, ne peut-on pas aussi découvrir l'approche de l'amiral.

ALFREDOR.

Ortobellus sait à quelle distance il faut se tenir pour n'être point aperçu.

SCENE XIV.

ALFREDOR, ALI, CARLOS.

ALI, *en entrant, exprime sa surprise.*

Par quel ordre extraordinaire les portes, les grilles du palais de la belle esclave ne sont-elles plus fermées, et chacun peut-il y pénétrer.

CARLOS, *à Alfrédor.*

Le palais de la belle esclave.

ALI.

Serviteur. Sans doute tu es le capitaine si désiré ?

ALFREDOR.

Moi-même. (*Il lui remet un rouleau de parchemin.*)

ALI.

Tu t'es bien fait attendre ?

ALFREDOR.

Il n'y a que huit jours que j'ai pu quitter la rade de Tamathes ; la mer était si orageuse.

ALI, *lisant.*

Dix hommes d'équipages.

ALFREDOR.

Mais qui en valent trente.

ALI, *examinant les papiers.*

Que de javelots, que d'arcs, que de flèches !

ALFREDOR.

Vous ne vous imaginez pas tout ce que mon vaisseau renferme.

ALI.

C'est bien, notre prince te récompensera comme tu le mérite.

CORLÈS.

Nous n'attendrons pas la gratification.

ALI, *remettant à Alfrédor ses papiers.*

Je vais faire donner le signal pour que ton bâtiment entre dans le port.

(Carlos et Alfrédor sont ravis de joie. Ali ordonne à un matelot de hisser un pavillon au haut du mât des signaux.)

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, OREB.

OREB, *suivi de quelques esclaves.*

Place, place, le cortège se met en marche.

ALI.

Comment! comment !

OREB.

Oui, le prince Abulmazar, ses étendarts, ses esclaves, les troupes, les gardes, les soldats, les musiciens, les mages, les danseurs, les voltigeurs, les chanteurs et tous les spectateurs, tout va se rendre ici. (*aux esclaves.*) Eh vite, eh vite, une estrade, des tapis, des carreaux. (*Apercevant Alfrédor et Corlès.*) Ah! voici le capitaine égyptien, je devine ça au costume. Seigneur, soyez le bien venu. (*Les esclaves placent l'estrade.*)

ALFREDOR.

Il y a donc une cérémonie, une fête.

OREB.

Comme on n'en a pas vu depuis long-tems. Allez, vous pouvez vous vanter que vous êtes arrivé dans un bon moment, vous aurez de l'agrément aujourd'hui.

ALFREDOR.

Pour quel sujet tout cet appareil ?

OREB.

Pour quel sujet! Ce n'est pas pour un sujet, c'est pour une princesse.

ALFREDOR.

Une princesse !

OREB.

Oui, une princesse, prisonnière ici depuis six mois.

ALFREDOR.

La belle Sophronie !

ALI.

Vous la connaissez, vous ?

ALFREDOR, *à part.*

J'ai pensé me trahir.

CORLÈS, *vivement.*

On ne parle à Tamathes que de son enlèvement et de sa beauté.

OREB.

Eh bien, le prince, arrivé hier, la présente au peuple aujourd'hui, et l'épouse demain.

ALFREDOR.

O ciel !

ALI.

Ah ! je ne suis plus étonné si le palais est ouvert.

OREB, *à Alfrédor.*

Est-ce qu'elle ne serait pas de votre goût cette union.

ALFREDOR.

Au contraire ; mais j'admire le sort brillant de cette captive, elle doit être enchantée de tant d'honneurs.

OREB.

Il y a des gens qui le croiraient ; eh bien, elle n'a pas l'air de s'en soucier du tout.

ALFREDOR.

Il est possible ?

ALI, *bas.*

Qu'as-tu besoin de rendre compte.

OREB.

Laissez-moi donc parler.

CORLÈS.

Refuser le grand prince de Rhodes.

OREB.

Oui, refuser, et si notre maître n'eut pas voulu faire périr sous les yeux de la belle tous les prisonniers Phéniciens, je crois qu'elle n'aurait jamais consenti.

ALFREDOR, *à part.*

O fidèle Sophronie !

OREB.

Imaginez-vous...

ALI.

Voici le prince.

CORLÈS, *à part.*

Tenons-nous bien.

OREB.

Allons en avertir la princesse et tout disposer pour l'ame-

ner en ce lieu, avec les honneurs due à son rang. (*il regarde l'estrade.*)

ALFRÉDOR, *à part.*

Je vais la voir, mais en quel fatal moment.

ALI.

Que d'embarras... Capitaine, vas à ton bord et reviens promptement avec ton vaisseau, parce qu'il faut que je te présente à sa hautesse.

SCENE XVI.

(Marche des gardes; des esclaves précédent et suivent Abulmazar, monté sur un char asiatique et entouré de cassolettes et de trépieds, etc. Le char s'arrête en-dehors du vestibule. Abulmazar descend et vient se placer sur l'estrade, le peuple, les gardes le suivent.

ALI, *s'approchant des dégrés de l'estrade.*

Invincible Abulmazar, le grand astre du jour exauçant les prières de tes sujets, a permis que le vaisseau que tu attendais de l'Egypte arrivât heureusement dans cette rade. J'ai fait signaler le navire et donné l'ordre de le conduire de la rade dans le port. Il va paraître à tes regards. (*La musique annonce l'arrivée du corsaire.*)

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, FRÉDÉMAIS, *attaché au neuvième mât du corsaire.*

(Le bâtiment paraît, il est précédé d'une barque remplie de rameurs, au milieu de l'équipage du vaisseau, on distingue sur le pont Frédémaïs attaché au grand mât.)

ABULMAZAR.

Que vois-je ? un prisonnier sur ce vaisseau.

(Abulmazar fait un signe qui est bientôt répété par Ali. Le bâtiment s'arrête au milieu du rivage.)

ALFREDOR, *s'approchant en s'inclinant.*

Grand prince de Rhodes, à la hauteur de cette île nous avons rencontré un léger esquif monté par quelques Phéniciens, dont le chef d'un rang distingué et chargé sans doute de quelque mission secrète, a voulu nous opposer une vive résistance. Les hommes de son équipage sont tombés sous mes coups, et lui-même chargé de fers est amené devant toi comme un hommage dû à ta souveraineté.

ABULMAZAR, *à part.*

Un Phénicien et d'un rang distingué, il doit connaître les dispositions des Sidoniens, la force de la flotte qu'ils préparent en ce moment. Séduis par mes promesses ou certain par mes menaces, je puis avoir de lui des renseignemens utiles et certains. (*haut.*) Que l'on fasse approcher ce prisonnier.

(Alfrédor fait descendre l'équipage à terre, Frédémaïs enchaîné s'approche, il a l'air abattu, consterné en passant près d'Alfrédor, et lui fait un signe d'intelligence.)

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, ABULMAZAR, FRÉDEMAIS.

ABULMAZAR.

Etranger, qui est-tu ? quel était le but de ton voyage, parle sans détour, ta vie dépend de ton obéissance.

FRÉDÉMAIS.

Je ne trahirai point la vérité, grand prince, et pourtant mes aveux, je le sais, m'assurent le trépas, mais loin de le craindre je le demande en grace et comme un bienfait d'en hâter le moment.

ABULMAZAR.

Quel langage.

FRÉDÉMAIS.

La fatalité attachée à ma destinée, n'a pas permis que je trouvasse la mort dans le combat le plus sanglant, tous les miens ont succombé, moi seul ai survécu pour souffrir plus long-tems sans doute et n'expirer qu'au milieu des tortures.

ABULMAZAR.

Qui que tu sois fais toi connaître. Et quels revers si grands te font désirer la fin de ton existence.

FRÉDÉMAIS.

Permets moi de te faire le récit de mes maux : Abulmazar! apprends seulement que je passais d'Asie en Afrique pour me soustraire à un arrêt de proscription : ce qu'il t'importe de savoir, c'est le nom de ma patrie. Hé bien ! je suis Phénicien c'est à dire criminel à tes yeux, ordonne mon supplice, je suis prêt à partager celui que tu réserves à mes compatriotes.

ABULMAZAR.

Reviens de ton erreur, les Phéniciens éprouvent quelquefois dans mes états un traitement moins rigoureux. Mais réponds sur-le-champ, tu es proscrit dis-tu ? pour quel motif.

FRÉDÉMAIS.

Tu le veux, grand prince : hélas ! si déjà je te suis odieux pour avoir reçu le jour dans la Phénicie, que ne dois-je pas redouter de ta fureur lorsque tu sauras... mais tu as commandé et je vais obéir, j'occupais l'un des premiers rangs dans l'armée navale du roi Anthiocus. Palénias est mon neveu.

ABULMAZAR.

Palénias.

FRÉDÉMAIS.

Plusieurs succès que j'obtins contre les divers ennemis du trône de Syrie, me méritèrent la bienveillance de mon maître, et m'attirèrent en même tems l'inimitié de l'homme le

plus puissant de sa cour ; cet homme parvint à m'éloigner du séjour du souverain, et presque à me plonger dans un humiliant oubli ; résolu de rappeler l'attention d'Anthiocus sur moi, me détermina à tout entreprendre pour signaler mon dévouenent et ma bravoure. Du fond de la Cilicie, où j'étais comme exilé, j'adressai au grand conseil du roi un plan aussi vaste que sûr, pour abattre la puissance du plus dangéreux ennemi de la Phénicie. (*Abulmazar fait un mouvemênt.*) Oui, j'aurai le front de l'avouer, c'est contre toi Abulmazar, que ce plan avait été conçu, il offrait les moyens certains et inconnus de s'emparer de cette île, et d'entrer victorieux dans ce port.

ABULMAZAR.

Dans ce port. Audacieux prisonniers !

FRÉDÉMAIS.

J'étais alors dans ma patrie, mon devoir m'ordonnait de songer à son salut.

ABULMAZAR.

Continue.

FRÉDÉMAIS.

Pour seule récompense si ce plan était adopté, je demandais à commander l'expédition dont je répondais sur ma tête. Le conseil sanctionna mon plan et le roi m'accorda le commandement de la flotte. Cette faveur insigne alluma la plus affreuse jalousie dans le sein de l'amiral Ortobellus, qui, voulant achever son ouvrage, ne s'occupât dès ce moment qu'à me perdre tout a fait. Apprends par quel artifice infâme il y parvint. D'abord il fit semer des craintes parmi le peuple et répandre les bruits de l'impossibilité ou des dangers de ce projet. Le grand amiral, disait on de toutes parts, en eut déjà exécuté un semblable, mais il a préféré à l'espoir de sauver sa malheureuse fille, la conservation de plusieurs milliers d'hommes. Sur ces entrefaites, des courtisans, prosélytes de l'amiral, engagèrent le roi aussi faible que bon à faire consulter l'oracle pour rassurer tous ces sujets. Mais ô perfidie profonde ! le grand prêtre séduit par l'or et les présens d'Ortobellus ; et trafiquant à son gré les oracles des dieux, répondit en ces termes :

« L'expédition contre l'île de Rhodes ne réussira qu'autant que le mortel qui l'a proposé se dévouera volontairement à la mort, aux pieds des autels d'Apollon, divinité des Rhodiens, mais s'il refuse un sacrifice aussi généreux à sa patrie, défiez-vous de lui, ses intentions ne sont point pures. »

Ainsi donc en m'immolant je laissais à mon rival la gloire d'une entreprise que j'ai conçue, et par mon refus je devenais sucpect à tous les yeux ; accablé par le désespoir, maudissant mon sort, je disparaît subitement de la cour, un désert devient mon asyle : mais bientôt cette absence sert les desseins

de mon astucieux ennemi, on en profite pour retracer au souvenir de roi la réponse de l'oracle; on lui dit que mon seul but dans cette expédition était d'atténuer ses forces maritimes; on m'accuse de trahison, on m'accuse d'intelligence avec le grand prince des Arabes, sans m'entendre, on me condamne, et ma tête est à prix, pas un ami n'ose prendre ma défense, et le peuple qui naguères proclamait mes victoires, me cherche de palais en palais avec un féroce empressement pour me traîner à l'échafaut. Ortobellus s'empara de mes plans, fait rendre de nouveaux oracles qui lui sont favorables, et au moment où je fuyais déjà dans le port de Sidon, tout se préparait pour mettre en usage les nouveaux moyens d'attaque que j'avais secrètement crées. Jamais douleur ne fut plus aigue, jamais patrie ne fut délaissée avec moins de regrets. Astres étincelants des nuits ! m'écriai-je en quittant la plage, je vous prends à témoins ! Oui, je rompts pour toujours le serment qui m'unit à mon roi ; pour toujours je m'éloigne de ces bords, qu'à présent je déteste. Pour toujours je voue à Ortobellus la haîne la plus inplacable ! Dussai-je, pour me venger de ce perfide, révéler à toute la terre les secrets . . . Que dis-je ! et où m'emportait mon délire ? Abulmazar pardonne tout à mon trouble, à mon égarement : non, non, Polénias ne révela jamais des secrets aussi important, ils mourront avec lui, et lorsque sa bouche profère tant d'imprécations contre son pays, son cœur soupire encore pour son ingrate patrie.

ABULMAZAR, *bas à Olkar.*

La possession de cet homme peut-être d'un prix inestimable pour moi, il est l'ennemi déclaré d'Ortobellus, il a des secrets importants, dit-il, je les saurai bientôt. (*haut.*) Olkar, tu me réponds de ce Phénicien, je le place sous ta surveillance, mais je veux qu'on le traite avec les égards que méritent son rang et ses infortunes.

FRÉDÉMAIS, *s'inclinant.*

O grand prince...

ABULMAZAR.

J'aurai dans peu un nouvel entretien avec toi, Polénias, et tu apprendras à connaître Abulmazar aussi redoutable pour les hommes qu'il hait que généreux envers ceux qu'il protège.

ALFRÉDOR.

Dieux ! veille sur lui. (*Olkar emmène Frédémaïs. Oreb rentre aussitôt qu'il est sorti.*)

SCENE XIX.

LES PRÉCÉDENS, OREB.

OREB.

Sublime prince, ton esclave favorite est prête à se prosterner devant toi.

CORLÈS.

Sachez vous contenir, seigneur.

ABULMAZAR.

Que Sophronie paraisse, je l'attends en ces lieux.

OREB.

Avec ces femmes.

ABULMAZAR.

Toi, capitaine, à qui plus tard, je donnerai des témoignages de ma satisfaction, fais diriger sur-le-champ, ton vaisseau vers la partie du palais destinée au dépôt des armes que tu as à bord. Ali t'accompagnera.

ALFRÉDOR, *bas à Corlès.*

O bonheur! nous allons être introduits dans le palais. (*aux ordres d'Alfrédor quelques matelots vont vers le vaisseau.*)

SCENE XX.

(Un bruit de tous les instrumens orientaux et au milieu d'un grand nombre de bayadères et de danseurs, Sophronie s'avance voilée et assise sur un palankin.)

(Alfrédor à son aspect exprime la plus vive émotion. Corlès cherche à se contenir. Abulmazar monte a l'estrade, le palankin s'arrête au milieu du théâtre, Sophronie est conduite vers l'estrade par les bayadères. Abulmazar se lève.)

ABULMAZAR.

Peuple de Rhodes, soldats, esclaves, après de longs travaux, après de nombreux combats, votre maître veut recueillir enfin le fruit de ses conquêtes, et goûter les douceurs de l'hymenée, cette jeune et belle captive Sophronie, fille de l'amiral Phénicien Ortobellus a fixé mon choix, et c'est avec elle que désormais je veux partager le pouvoir suprême, avant que l'astre brillant du jour descende au sein des mers, les mages consacreront cette illustre alliance à la face des cieux et devant l'eternel. Flambeau de la nature, objet sacré de votre adoration, empressez-vous, peuple et soldats, de rendre vos premiers hommages à celle qui va devenir votre auguste souveraine.

(Tout le monde s'incline. Au même instant un bruit souterrain se fait entendre et le jour s'obscurcit.. Effroi genéral.)

OREB.

Divin soleil! qu'entendons nous? v'là la fin du monde qui commence. (*à part.*) C'est cette Phénicienne qui est encore la cause de ça.

SOPHRONIE.

Le ciel lui-même désapprouverait-il cette infâme union.

SCENE XXI.

LES PRÉCÉDENS, OLKAR.

OLKAR, *accourant.*

Un bruit extraordinaire et souterrain vient de se faire entendre dans ce palais.

ABULMAZAR.

Rassure-toi, Olkar ! et vous peuple dissipez vos allarmes. Ce phénomène qui vous est inconnu, ne l'est point dans les contrées que j'ai parcourues, un bruit semblable a déjà plusieurs fois frappé mon oreille, mais il n'est pas dangereux. Le volcan qui, je le sais, a cessé pour la première fois de vomir des flammes, en est sans doute la cause. L'éruption ne tardera pas à repéndre son cours accoutumé. Mais déjà le calme renait, le ciel devient plus serein et semble vous avertir lui-même que le danger n'existe plus. Livrez-vous à l'allégresse que doit vous inspirer un si beau jour : vous serez tous admis dans mon palais : la vaste salle d'armes est celle que j'ai choisi pour célébrer les fêtes de l'hymenée, il me sera doux de voir couronner mon amour au milieu des trophées de la victoire. (*Marche.*)

(Abulmazar présente la main à Sophronie et tous deux se placent sur le char. Deux bayadères précèdent et suivent en dansant et en semant des fleurs et des couronnes sur le passage du soudan.)

(Dans le même moment, le vaisseau qui est dans le fond, à droite, passe entre les jambes du colosse. Alfrédor et Corlès sont derrière le cortège, ils s'éloignent du même côté que leur vaisseau, leurs yeux sont fixés sur le char et leur attitude annonce la résolution de se venger.)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente une vaste salle, dont une partie de la voûte est soutenue par des colonnes isolées; autour de ces colonnes sont des lances, des javelots, des boucliers, rangés par étage, et au haut de la corniche, enseignes des étendarts des divers peuples d'Italie. Au long des murs règnent des tablettes qui supportent des armes symétriquement placées; des trophées de toute espèce sont à droite et à gauche; au bas des colonnes un trône décoré par des attributs guerriers s'élève à droite du public. Non loin, du même côté, est un autre porte d'airain; à gauche une autre porte faisant parallèle. Au fond un portique ceintré, fort élevé et fort large, laissant apercevoir une longue gallerie vue obliquement, et ornée de colonnes, à travers desquelles on distingue les jardins du palais. Cette galerie est de quelques dégrés plus haute que la salle d'armes.

SCENE PREMIERE.

ALI, ALFREDOR, CORLÈS.

ALI.

Je te le répète, capitaine, il est impossible que toutes les armes tiennent dans cette salle, il faut mettre le reste ici. Venez, venez, vous autres; apportez ces faisceaux, vous les placerez, vous, ici, vous, là, vous, plus loin.

ALFREDOR.

A merveille, seigneur Ali; j'admire la manière dont tu ordonne tout cela.

ALI.

Je ne suis pas novice, et bien fin qui m'en apprendrait.

CORLÈS.

Je le crois.

ALFREDOR.

Car le seigneur Ali possède, dit-on, la confiance entière du prince.

ALI.

Entière, comme tu le dis.

ALFRDOR.

Olkar paraît cependant être chargé de fonctions importantes.

ALI.

Ah! quelquefois.

ALFREDOR.

Pourquoi, par exemple, lui a-t-on donné plutôt qu'à toi la garde de notre prisonnier.

CORLÈS.

Nous eussions été charmés de le voir entre tes mains, car au moins nous saurions ce qu'il est devenu ; mais on ne peut approcher de cet Olkar.

ALI.

Sans le débarquement de vos armes, on l'eût mis entre mes mains aussi bien que... Mais chut. Au surplus, point d'inquiétude, si on ne vous le rend pas... on vous en paiera le prix.

ALFREDOR, *à part.*

Dieux ! quelle crainte il fait naître dans mon âme.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, OREB.

OREB.

Hé bien, eh bien ! qu'est-ce que vous faites-là ? relevez les armes, le prince et la princesse vont se rendre en ce lieu.

ALI.

Eh quoi ! déjà... Allons, allons, arrivez, relevez les lances, les javelots autour de ces faisceaux. (*les hommes de l'équipage exécutent les ordres d'Ali.*)

SCENE III.

ABULMAZAR, ALFRÉDOR, SOPHRONIE, CORLÈS, OREB, Gardes.

ABULMAZAR.

Oui, belle Sophronie, un prisonnier Phénicien a été conduit aujourd'hui à Rhodes par un vaisseau du grand roi d'Egypte ; puisque vous désirez de le voir, j'ai ordonné qu'il fût amené devant vous, il va paraître.

ALFRÉDOR, *à part et vîte.*

Frédémaïs ! bon ! je pourrai tout entendre.

SOPHRONIE, *à part.*

Puissent sa présence et ses discours adoucir les chagrins qui me dévorent.

ABULMAZAR.

Que tout le monde se retire.

ALFRÉDOR, *à part.*

Dieux !

ABULMAZAR.

Oreb, fais entrer ce prisonnier. Tu attendras mes ordres aux portes extérieurs de cette galerie.

ALFRÉDOR, *à part et près à quitter la scène.*

Sophronie et Frédémaïs ! ils vont se voir ; et moi, forcé de m'éloigner.

(Il sort et passe près de frédémaïs, qui entre accompagné de plu-

sieurs esclaves, tous deux se regardent et tremblent de faire l moindre signe d'intelligence.)

ABULMAZAR, *à part.*

L'empressement de ce prisonnier à servir mes desseins et l'esprit qu'il annonce, ne me laissent pas douter de la réussite de mon stratagème.

SCENE VI.

ABULMAZAR, FREDEMAIS, SOPHRONIE, OREB.

ABULMAZAR.

Phénicien, la fille d'Ortobellus, la belle Sophronie à laquelle je vais aujourd'hui même donner le titre d'épouse et de souveraine, veut te connaître et t'entendre; réponds à son impatience et à toutes ses demandes.

SOPHRONIE, *à Frédémaïs.*

Pardonnez, seigneur, mais l'aspect de votre infortune me cause une émotion involontaire.

FRÉDÉMAIS.

C'est moins sur ma captivité qu'il faut gémir, madame, que sur l'ingratitude de ma patrie; vous voyez un homme victime de la plus horrible calomnie, un homme obligé de renoncer à son rang, à ses biens, à sa famille, et fuir les persécutions d'ennemis puissans, acharnés à le perdre. Je suis Polénias.

SOPHRONIE.

Polénias! votre nom et votre réputation sont parvenus jusqu'à moi, seigneur. Sidon ingrate envers un de ses défenseurs! je ne puis le croire, lorsque l'amiral Ortobellus, mon père, guerrier magnanime, magistrat irréprochable est, au nom du roi des Syriens, gouverneur de la Phénicie.

FRÉDÉMAIS.

J'aime voir une fille défendre son père, mais vainement elle entreprendrait de justifier sa conduite envers moi. Les vœux les plus chers d'Ortobellus étaient de m'expatrier, je suis banni, et lui pardonne tout le mal qu'il m'a fait.

SOPHRONIE.

Ortobellus ne forma jamais de vœux que pour le bonheur de son pays.

FRÉDÉMAIS.

Cependant il m'a fait proscrire.

SOPHRONIE.

Vous l'aviez donc mérité?

FRÉDÉMAIS.

Non, madame; l'arrêt prononcé contre moi est injuste. Le grand prince des Arabes a daigné écouter ma cause: personne mieux que sa hautesse ne connaît mon innocence, mais bientôt, je l'espère, je serai vengé. Ortobellus ne peut jouir long-

tems encore de l'influence qu'il exerce sur le peuple, ni de celle qu'il a eu jusqu'à ce jour sur le roi de Syrie lui-même. Déjà au moment de ma fuite son crédit et sa puissance s'affaiblissaient. Une flotte, prête à mettre à la voile, était, disait-il, destinée à une expédition contre la Macédoine. On découvrit qu'Ortobellus n'avait d'autres but que de tenter un débarquement sur les côtes de l'île de Rhodes, et de surprendre cette ville, afin de vous rendre la liberté. Un projet aussi louable pour un père, mais aussi pernicieux aux Phéniciens, fut bientôt connu d'Anthiocus qui commanda sur-le-champ le départ de la flotte, et ne laissa à Ortobellus que la certitude de ne pouvoir jamais employer en faveur de sa fille les forces de l'Etat.

SOPHRONIE, *à part.*

Trop funeste nouvelle ! pourquoi ai-je voulu l'entendre ? (*haut.*) Mon père aurait-il été abandonné de tous les siens. Mais celui sur lequel il fondait son espoir et mon bonheur, ce jeune guerrier dont la Phénicie admira les premiers exploits, le jeune Alfrédor, et le sage Frédémaïs, cet homme si précieux par ses conseils et son dévouement, que sont-ils donc devenus ?

FRÉDÉMAIS.

Frédémaïs a terminé sa carrière ; Alfrédor, illustré par plusieurs combats contre les Galates et les Thessaliens, Alfrédor, couverts de lauriers et comblé d'honneurs, réside à la cour d'Anthiocus, où la fille du premier ministre...

SOPHRONIE.

Juste ciel !

FREDÉMAIS.

A reçu ses sermens et sa foi.

SOPHRONIE.

En est-ce assez, grands dieux ! (*Elle tombe évanouie.*)

ABULMAZAR, *bas à Fredémaïs.*

Phénicien, tu as surpassé mon attente, compte sur une récompense digne de moi. (*à Sophronie.*) Consolez-vous, madame, calmez ce désespoir ; oubliez une patrie qui vous abandonne, oubliez un amant infidèle. Ma puissance, mes trésors, mon affection, vous dédommageront des pertes que vous font éprouver l'inconstance et l'ingratitude.

SOPHRONIE, *paraît émue.*

Alfrédor infidèle et parjure !

ABULMAZAR, *à part.*

Je triomphe ! (*à Olkar.*) Olkar, fais exécuter mes ordres.

(*Olkar sort aussi tôt.*)

SOPHRONIE.

Quels ordres, seigneur ?

ABULMAZAR.

Ceux que j'ai donnés, madame, pour célébrer votre présence dans mon palais.

SOPHRONIE.

Souffrez, seigneur, que je me retire; après un si pénible entretien, une fête...

ABULMAZAR.

Ne peut qu'adoucir votre peine, dissiper vos chagrins, et par son éclat, vous prouver combien Sophronie m'est chère.

SOPHRONIE.

Seigneur, il m'est impossible...

ABULMAZAR.

Demeurez, Sophronie.

SOPHRONIE.

Non, seigneur...

ABULMAZAR.

Je le désire.

SOPHRONIE, *à part.*

O contrainte ! Mais, dissimulons pour mieux cacher nos desseins. (*haut.*) J'obéis, seigneur.

(Abulmazar fait monter Sophronie sur l'estrade.)

FREDEMAIS.

Qu'il m'en a coûté de déchirer son cœur; mais bientôt, je l'espère, je pourrai réparer tout le mal que je viens de lui faire.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, Troupes de Danseurs, de Combattans, Gardes, Equipages.

(Ballet. Fête guerrière. Oreb amenant Alfrédor et Corlès, les fait placer sur une petite estrade en face du trône. Les sons d'une trompette très-forte se font entendre. Etonnement général.)

ABULMAZAR, *se levant.*

Quel sons viennent de frapper mon oreille! La trompe d'alarme retentit.

FREDEMAIS, *bas à Alfrédor.*

Quel nouveau danger se prépare.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, ALI.

ALI.

Seigneur, seigneur ! une de nos barques de pêcheurs, entraînée ce matin loin des côtes par la tempête, a aperçu un grand nombre de voiles qui se tenaient à une certaine distance de l'île.

ALFREDOR, *à part.*

C'est notre flotte, serait-elle reconnue. (*Frédémaïs fait un mouvement.*)

ABULMAZAR.

A-t-on examiné les pavillons ?

ALI.

Le pilote n'a pu me dire à quelle nation ils appartenaient.

FRÉDEMAÏS, *bas à Alfrédor.*

Eloignez ces soupçons.

ALFREDOR.

Seigneur, à mon départ du port de Tamathis, plusieurs navires étaient sur le point d'appareiller, pour se rendre en Hyrcanie; mais il se peut que le phénomène dont nous avons été ce matin les témoins, ait causé sur mer quelqu'ouragan extraordinaire qui aura poussé ces vaisseaux vers le rivage.

ABULMAZAR.

S'ils viennent de l'Egypte, ils seront reçus dans le port; mais il est à craindre aussi que l'amiral Ortobellus, ayant repris faveur auprès du roi de Syrie, ne l'ait déterminé à lui rendre le commandement de la flotte qu'il voulait diriger contre moi.

SOPHRONIE, *à part.*

Plut au ciel!

FREDEMAIS.

Seigneur, désormais vos ennemis sont les miens; disposez de mon bras.

SOPHRONIE, *avec indignation.*

Quoi! un Phénicien?

ABULMAZAR, *à Frédémaïs.*

Tes services pourront m'être utiles. Attends ici mes ordres. Je vais moi-même m'assurer de la vérité. Suis-moi, Capitaine; et du haut des terrasses du palais, tu m'aideras à fixer mon incertitude sur l'apparition de cette flotte.

ALFREDOR.

Faut-il m'éloigner encore de Sophronie!

ABULMAZAR, *bas à Oreb.*

Toi, Oreb, demeure et surveille. (*à Sophronie.*) Dans peu d'instans, madame, je reviens près de vous.

(Abulmazar sort avec Alfrédor et Corlès qui tournent les yeux sur Sophronie et Frédemaïs. Tout le monde suit, excepte les esclaves noirs et la moitié de l'équipage Egyptien.)

SCENE VII.

SOPHRONIE, FREDEMAIS, OREB, Equipages.

Esclaves muets.

OREB.

C'est fait pour moi des choses comme ça; moi qui ai des yeux d'écureuil, j'aurais compté jusqu'aux cordages des vaisseaux.

FREDEMAIS, *à part.*

Ne pourrais-je écarter ce gardien importun. (*à Oreb.*) Combien j'éprouve de regrets de n'avoir pas suivi le prince.

OREB.

Est-il possible que je sois obligé de rester là. (*il réfléchit un instant.*) Un petit escalier à côté de cette salle, une fenêtre tout en haut, tout en haut, laisse voir en pleine mer. Ne pourrions-nous monter chacun à notre tour. (*montrant Sophronie.*) Voilà la princesse absordée dans ses rêveries de mélancolie. Silence. Sans façon, je monte le premier, ne la perdez pas de vue.

FREDEMAIS.

Soyez tranquille, je ne m'occuperai que d'elle.

OREB, *faisant une fausse sortie en apercevant les esclaves noirs.*

Quant à ceux-ci, je n'ai rien à craindre, nous sommes amis. (*Désignant l'équipage.*) Mais ceux-là qui connaissent l'ordre que le prince m'a donné, il ne faut pas qu'ils me voyent sortir. Occupons-les.

(Il fait un signe, et fait enlever par les noirs quelques tapis et carreau, que ceux-ci portent dans une autre salle. Il sort.)

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté OREB.

FREDEMAIS.

Madame. (*mystèrieusement à Sophronie.*)

SOPHRONIE.

Ne m'approchez pas.

FREDEMAIS.

Ecoutez, écoutez.

SOPHRONIE.

Ecouter un traître.

FREDEMAIS.

Un traître ! Regardez-moi.

(*Montrant la fausse barbe qui le déguisait.*)

SOPHRONIE.

Que vois-je ? Frédémaïs !

FREDEMAIS.

Lui-même.

SOPHRONIE.

En ces lieux.

FREDEMAIS.

Pour vous sauver.

SOPHRONIE, *l'arrêtant.*

Dieux ! Mais, prenez garde, ces hommes...

FREDEMAIS.

Sont vos libérateurs.

SOPHRONIE.

Sous ce déguisement.

FREDEMAIS.

Vous saurez tout. Apprenez seulement que le récit que vous avez entendu.

SOPHRONIE.

Eh bien ?

FREDEMAIS.

Que l'hymen d'Alfrédor.., que la disgrace de l'amiral votre père.

SOPHRONIE.

Achevez.

FREDEMAÏS.

Que ma fuite, mes malheurs, les persécutions de mes ennemis, que tout est faux.

SOPHRONIE.

Tout est faux.

FREDEMAÏS.

Oui, tout n'est qu'une fable inventée par moi, afin de s'introduire à Rhodes, de s'approcher de Sophronie, de l'enlever à un barbare au milieu de son palais, de ses grilles, de ses gardes, et à travers mille périls qu'il est glorieux de braver pour rendre à Sidon son plus bel ornement, à l'amant le plus tendre une amante adorée, et une fille chérie à mon illustre bienfaiteur.

SOPHRONIE, *se jetant dans les bras de Frédémaïs.*

Ah ! cher Frédémaïs ! Mais je tremble qu'on ne nous surprenne.

FREDEMAIS, *aux Matelots.*

Amis, veillez autour de cette enceinte. (*Les matelots se dispersent et disparaissent.*) Je vous ai causé, il y a quelques momens, de bien vives douleurs. Prisonnier volontaire d'Abulmazar, j'ai dû, pour l'abuser, consentir à vous tromper un instant ; mais j'attendais de mon obéissance un prix bien doux pour moi, le bonheur de ranimer votre espoir et celui de remettre en vos mains cet important écrit de votre père.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, OREB, *rentrant pensif.*

SOPHRONIE, *avec joie.*

Un écrit de mon père ! ah ! donnez.

OREB, *sortant tout-à-coup de sa rêverie.*

Un écrit de son père ! (*il se cache un peu.*)

SOPHRONIE, *lisant.*

« Fille infortunée,

» Je pars pour te délivrer et venger la Phénicie ; j'ai reçu de la bienveillance du roi Anthiocus des pouvoirs sans bornes et des forces imposantes. Courage, Sophronie ! Songe qu'en lisant cet écrit, une flotte nombreuse est déjà non loin de Rhodes, et que tes fers sont prêts à tomber. Espère tout de la protection des dieux et de l'intrépidité des hommes qui vont

seconder mes efforts. Mais surtout point d'imprudence ; conserve, dans ces périlleux instans, ce courage héroïque et cette noble valeur qui te distinguèrent tant de fois au milieu des combats.

OREB.

Quel complot ! courons en avertir notre prince. (*il sort.*)

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, excepté OREB.

FREDEMAIS.

Mais ce n'est pas tout, madame, apprenez aussi qu'Alfrédor est dans ces murs ? Il était là, là, tout-à-l'heure encore ; ce capitaine égyptien...

SOPHRONIE.

C'était Alfrédor !

FREDEMAIS.

Chut.

SOPHRONIE.

Alfrédor.

FREDEMAIS.

Notre but est de vous enlever furtivement de ce palais à l'entrée de la nuit, et de vous conduire à bord de nos vaisseaux avant la première attaque.

SOPHRONIE.

Audacieuse entreprise.

FREDEMAIS.

Un incident fâcheux vient de faire connaître l'approche de l'amiral ; mais nul de nous n'est même soupçonné; Abulmazar semble mettre en moi la plus grande confiance ; je vais tout employer pour rester près de vous et de lui, et votre évasion est certaine. Voici mon plan.

SOPHRONIE.

Quelqu'un s'avance à grands pas.

FREDEMAIS.

C'est Alfrédor lui-même !

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, ALFREDOR, les hommes de l'Equipage.

ALFREDOR.

Sophronie !

SOPHRONIE.

Alfrédor ! (*Alfrédor se précipite dans les bras de Sophronie.*)

ALFREDOR.

Nous ne sommes réunis un moment que pour être séparés à jamais.

SOPHRONIE et FREDEMAIS.

Que dites-vous ?

ALFREDOR.

Tout est perdu.

FREDEMAIS.

Comment ?

ALFREDOR.

J'avais accompagné Abulmazar jusques sur les terrasses du palais ; Oreb, qui vous a épié sans doute, Oreb vient de tout dévoiler.

SOPHRONIE et FREDEMAIS.

Grands dieux !

ALFREDOR.

Cependant il n'a parlé que de Frédémaïs et d'un écrit qu'il a vu remettre entre vos mains.

ALFREDOR.

La fureur éclatait dans les yeux d'Abulmazar. Et tandis qu'il donnait avec un sang-froid simulé des ordres à plusieurs de ses capitaines, feignant une indignation outrée, je m'élançai le premier, sous le prétexte de me saisir de mon prisonnier, mais pour vous instruire de cet affreux événement.

SOPHRONIE.

Cher Frédémaïs, que vas-tu devenir !

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, CORLÈS, Homme de l'Equipage.

CORLÈS, *vivement.*

Le prince est sur mes pas, et de toutes parts on cerne le palais.

FREDEMAIS, *cherchant.*

Fuir maintenant est impossible.

ALFREDOR.

Préparons-nous à nous défendre.

CORLÈS.

Nous mourrons tous aux pieds de Sophronie !

FREDEMAIS.

Amis, moi seul expose vos jours ; le ciel m'inspire : formez autour de moi un faisceau d'armes.

ALFREDOR.

Je te comprends.

CORLÈS, SOPHRONIE.

Heureuse idée !

(L'équipage et Corlès dresse les lances en faisceau, Frédémaïs se cache derrière, et appuyé contre le mur il est entièrement caché par un amas de lance.

FREDEMAIS, *pendant ce temps.*

Vous, madame, en quelque lieu que vous soyez au com-

mencement de la nuit, tâchez de vous faire apercevoir ou de vous faire entendre.

SOPHRONIE.

Oui, oui : mais ne songez qu'à vous seul. Le prince s'approche. (*Frédémaïs se cache.*) Vous, cher Alfrédor, emparez-vous de moi ; accusez Sophronie d'avoir tenté de fuir ; vous écarterez par là tout toupçon d'intelligence entre nous.

ALFREDOR.

Mais la colère d'Abulmazar ?

SOPHRONIE.

Je ne la crains point : quelques soient les événemens, cher Alfrédor, Sophronie vous restera fidèle, et ce fer, qui, ce soir même, devait l'affranchir du joug le plus odieux, est encore prêt à frapper pour la soustraire au pouvoir de son tyran. On vient. Entourez-moi.

(Corlès et les hommes de l'équipage entourent aussitôt Sophronie, et forment un tableau.)

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, ABULMAZAR, Gardes, OREB.

ABULMAZAR.

Que vois-je ?

ALFREDOR.

Pardonne à cet excès d'audace, mais sans nous, prince, Sophronie était perdue pour toi ; elle fuyait avec le prisonnier.

ABULMAZAR.

Où donc est ce misérable ?

ALFREDOR.

Au moment de le saisir, il s'est précipité dans la mer, par une des fenêtres de cette galerie.

ABULMAZAR.

Oreb, gardes, parcourez les bords du rivage ; employez tous les moyens pour le mettre en ma puissance, je veux qu'il soit livré au plus affreux supplice. (*ils sortent.*) Mais, que dis-je? ne serais-je point abusé ? ne serais-je point environné de traîtres ? (*regardant Alfrédor.*) J'ai lieu de soupçonner..... Olkar, que l'on garde à vue ce capitaine, et tout son équipage !

SOPHRONIE, *à part.*

Ils n'échapperont plus !

ABULMAZAR, *à Olkar.*

Olkar, que Sophronie soit renfermée dans le lieu le plus secret de mon palais, bientôt je prononcerai sur son sort.

(On entend mille voix crier : Aux armes, aux armes ! Le son du tam-tam retentit au même instant.)

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, ALI.

ALI.

Seigneur, tous les Arabes et les Egyptiens, en ce moment, allarmés par l'approche de la flotte ennemie, assiègent les portes du palais et demandent des armes.

ABULMAZAR.

Que l'on fasse entrer ces fidèles défenseurs de mes états, et qu'on leur distribue toutes les armes qui sont dans cette enceinte.

ALFREDOR.

Prince, permets-moi de signaler mon courage et celui de mes matelots. Arme nos bras, charge-nous de la recherche du fugitif, ou assigne-nous le poste le plus dangereux, et avant le lever du soleil, j'en atteste le grand Oziris, notre divinité, tu auras appris à nous connaître, et de quelle manière nous combattons pour le salut de ceux à qui nous dévouons toute notre existence.

ABULMAZAR.

Hé bien! arme ton équipage pour ma défense, et si tu remets entre mes mains ton prisonnier, tu ajouteras encore à la confiance que j'ai mise en toi.

ALFREDOR.

Braves amis, emportez ce faisceau; qu'il devienne entre vos mains notre sauve-garde et la perte de nos ennemis.

(Sophronie est emmenée par Olkar, elle cache sa joie. Le prince sort par un côté opposé.)

(L'équipage entoure le faisceau et se prépare à l'emporter avec Frédémaïs, le peuple entre en foule par le fond, s'empare des armes qui sont sous sa main, tandis que d'autres apportent des échelles roulantes et les approchent des colonnes, plusieurs d'entre eux y montent, détachent les armes de toutes espèces. Tous ensuite sortent, levant en l'air les sabres et les lances pour témoigner leur ardeur de combattre. L'équipage égyptien doit former un peloton séparé qui sortira au milieu de tous les centres, en portant Frédémaïs caché dans le faisceau.

Mouvement général.

Le rideau se baisse.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente une partie du port, vue différemment qu'au premier Acte et dans une plus grande étendue. La mer vient jusqu'au troisième plan. Entre le cinquième et le sixième s'élève le fameux Colosse, dont les deux pieds reposent sur des pointes de rochers. Son bras gauche est presque tendu, et dans sa main, placée à peu près à la hauteur de sa tête, est un phare, non allumé. Son bras droit est dirigé vers la terre, et de cette main il tient une lance. Autour de sa tête une espèce de diadème, ainsi que le porte la statue du Soleil. Une légère draperie couvre le haut de ses cuisse : le reste du corps est nu.

A la gauche du Colosse et au second plan est une tour carrée, au haut de laquelle est une fenêtre grillée, cette tour communique par une large arcade à une tourelle un peu avancée dans la mer et placée au quatrième plan.

Plus loin, et toujours à gauche du Colosse, on aperçoit la pointe de l'île, elle offre plusieurs monumens et habitations, et forme une extrémité du port; plus loin encore, mais à droite, on distingue dans la vapeur une flotte considérable en station.

A l'avant scène, à droite du Colosse, sont trois palmiers de grandeur différente.

SCENE PREMIERE.

(Au lever du rideau, la mer est converte de barques, avec leurs voiles et remplies d'arabes elles se croisent, et servent à porter des armes et des munitions de toute espèce dans les différens postes du port, sur le devant de la scène, des esclaves traînent quelques grosses machines pour lancer des pierres et des flèches.)

SCENE II.

OREB, *suivi d'un peloton d'esclaves.*

OREB.

Quel bruit ! quel vacarme dans tout le port, et dans toute la ville, (*regardant la mer.*) que de barques, que de soldats ! comme ils se hâtent de porter des armes dans tous les forts. Mais tandis que tout le monde fait ses préparatifs pour le siège, je devrais bien faire aussi les miens pour la retraite. Voyons, où est-ce que je me cacherai pendant le carnage ? (*il regarde autour de lui.*) D'abord, dans le fort d'Ismaël, il n'y fera pas bon, c'est le premier qui sera attaqué. (*En le regardant, sa vue se porte sur le Colosse.*) Ah ! si je pouvais me glisser seulement dans une des oreilles de ce petit jeune

homme ! Je me moquais d'Ali tantôt, je voudrais bien avoir son emploi à présent. J'ai toujours eu envie de voir une bataille... de très-loin ou de très-haut ; ça ferait bien mon affaire. Comment m'y prendre ? Voyons, réfléchissons. On vient. Il ne faut pas perdre de vue ce projet là, nous tâcherons de gagner Ali. Encore des soldats ! Eh ! c'est notre brave capitaine égyptien.

(Pendant le monologue d'Oreb, les barques et gardes ont disparues.)

SCENE III.

OREB, six Esclaves, ALFREDOR, quatre Hommes de son équipage. (*Le jour commence à baisser.*)

OREB.

Où coures-tu donc si vîte, capitaine ?

ALFREDOR, *à part.*

Encore ce misérable ! (*haut.*) Ne le devines-tu pas à mon empressement.

OREB.

Non, en vérité.

ALFREDOR.

As-tu donc oublié que je suis un de ceux que le prince a chargé de la recherche de mon prisonnier, et qu'il y va de mon honneur de m'en saisir.

OREB.

C'est vrai, et moi aussi je suis à sa poursuite, car sa hautesse est un homme de tête, et toutes ces dispositions de guerre, tous ses armemens précipités ne lui font point oublier ce Phénitien qui l'a si bien trompé ainsi que toi.

ALFREDOR.

Comment !

OREB.

Ainsi qu'il t'a trompé toi-même, c'est clair.

OREB.

Conviens, capitaine, que je t'ai rendu un bien important service en découvrant le complot.

ALFREDOR.

Oui, le service est des plus grand, et je te promets de ne jamais l'oublier. Puissé-je bientôt trouver l'occasion de te prouver toute ma reconnaissance.

OREB.

Si j'étais le grand Abulmazar, ce n'est ni le prisonnier, ni la Phénitienne, ni la flotte ennemie qui m'occuperaient.

ALFREDOR.

A quoi penserais-tu donc ?

OREB, *bas et soupirant.*

A sortir de l'île au plus vîte. Ce n'est rien que tout cela ; mais la prédiction d'un certain vieux mage.

ALFREDOR.

Il paraît qu'elle se répand dans Rhodes, car dejà mon équipage en est instruit.

OREB.

De moment en moment elle s'accomplit ; ce matin le volcan fumait encore, à présent pas plus de fumée que dessus la main, aussi nos malheurs vont-ils de plus pire en plus pire ; et il n'y a pas une heure encore tu as entendu de nouveau sans doute le bruit souterrain, rou, rou, rou, mais il a duré bien plus long-temps que tantôt.

ALFREDOR.

Cela est vrai, et ordinairement ce bruit, répété plusieurs fois, est le précurseur de quelque événement désastreux. (*à part.*) Je tremble pour les jours de Sophronie, tâchons de le questionner sur son sort. (*haut.*) A propos, seigneur Oreb, tu ne me dis rien des effets de la juste colère du prince contre cette belle captive dont j'ai empêché la fuite.

OREB.

Ma foi dans le palais personne ne sait ce qu'elle est devenue.

ALFREDOR.

Ciel !

OREB.

Heim ?

ALFREDOR.

Rien, rien.

OREB, *bas.*

Seulement il y a un de mes muets qui m'a dit. . . . comme ça... (*il fait quelques signes.*) qu'il avait vu deux esclaves noirs portant un palanquin fermé de toutes parts, et entouré de plusieurs autres esclaves, que tous traversaient les jardins du palais à grands pas, et qu'ils se dirigeaient vers un grand souterrain dont Olkar et le prince ont seuls la clef, et lequel souterrain aboutit par plusieurs issues aux bords de la mer.

ALFRÉDOR, *à part.*

Aux bords de la mer.

OREB.

Silence, au moins.

ALFREDOR.

Silence. (*à part.*) Je suis saisi d'effroi.

OREB.

Voyons qui s'avance de ce côté.

ALFREDOR.

On distingue difficilement. Il fait déjà presque nuit.

ORBB.

Capitaine, ce sont plusieurs hommes de ton équipage.

ALFREDOR, *à part.*

Frédémaïs sans doute est avec eux. (*haut.*) Oui, ils vien-

nent de remorquer notre vaisseau sur son lest, jusqu'à l'entrée de la rade.

OREB.

Est-ce que tu songes à partir ?

ALFREDOR.

Au contraire, c'est pour mieux observer les mouvemens du Prince.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, FREDEMAIS.

(Alfrédor va au-devant de lui et lui fait comprendre qu'il doit se tenir sur ses gardes.)

ALFREDOR.

Vous me cherchez, amis; nous voilà tous rassemblés, mais, hélas ! je n'ai point encore découvert notre prisonnier. C'est égal, il ne faut pas se décourager, je mettrai la main dessus (*Alfrédor s'appuie sur Frédémaïs.*) au moment où l'on y pensera le moins.

OREB.

C'est l'ordinaire; on cherche souvent bien loin ce qui est tout pèrs de soi.

ALFREDOR.

Cela arrive par fois.

OREB.

Ça, je te quitte, capitaine; bonne nuit et bonne prise.

ALFREDOR.

J'en accepte l'augure, seigneur.

OREB, *à part.*

Allons trouver Ali, faire ensorte qu'il me donne un petit logement au dixième étage de son Colosse.

SCENE V.

ALFREDOR, FREDEMAIS, Hommes de l'équipage.

ALFREDOR.

Enfin le voilà parti. Impossible de te reconnaître, mon cher Frédémaïs. Mais qu'il me tardait de te voir pour te faire part de mes nouvelles allarmes.

FREDEMAIS.

Que voulez-vous dire ?

ALFREDOR.

Sophronie n'est plus dans le palais.

FREDEMAIS.

D'où le savez-vous ?

ALFREDOR.

Oreb vient de me l'apprendre.

FREDEMAÏS.

Cette nouvelle, seigneur, ne doit point augmenter vos

sollicitudes, je pense au contraire que si nous parvenons à découvrir le lieu qui recèle la fille d'Ortobellus, il nous sera plus facile de la délivrer que de pénétrer dans l'intérieur du palais du prince.

ALFREDOR.

Homme que je ne cesse d'admirer! tu sais toujours adoucir mes maux, doubler mes espérances sans songer aux dangers qui t'environnent toi-même.

FREDEMAIS.

Je ne dois pas m'en occuper, on veille sur moi.

ALFREDOR.

Comment!

FREDEMAIS.

Là. (*montrant le ciel.*) Ces êtres tous puissans, qui se rient de la fureur et de la vengeance des hommes, le dieu plein de bonté, témoin de mes efforts, instruit de la pureté de mon cœur, et qui savent quels sont et mes vœux et mon but; ces dieux m'abandonneront-ils? Non, je n'ai point vainement échappé aux plus grands périls, ils n'ont conservé mes jours que pour me permettre d'achever un ouvrage commencé sous les auspices de la vertu, de l'humanité et de l'amour de ma patrie.

ALFREDOR.

Cher Frédémaïs! combien tu ranimes mon courage. Mais par quel moyens connaître le nouvel asile de Sophronie?

FREDEMAIS.

Attendons d'abord le retour de Corlès, qui, déjà même, devrait être arrivé.

ALFREDOR.

C'est ici, au bas de cette tour, que, selon nos conventions, il doit mettre pied à terre, avant que d'aller faire au prince son prétendu rapport sur notre flotte.

FREDEMAIS.

Je brûle d'avoir les réponses et les avis de notre amiral, pour former mon nouveau plan d'attaque.

(*Tous se portent vers le rivage.*)

ALFREDOR.

J'aperçois une barque.

FREDEMAIS.

A la forme, je juge que c'est une des nôtres.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, CORLES, *paraît dans une barque. Il aborde le rivage.*

ALFREDOR.

C'est lui! c'est lui-même!

FREDEMAIS.

Hé bien.

CORLÈS, *à demi-voix.*

J'ai vu l'amiral.

FREDEMAIS, ALFREDOR.

O bonheur !

CORLÈS.

Bientôt en pleine mer et hors de la vue du port, je cingle vers le centre de la flotte, vingt chaloupes m'entourent, on me prend d'abord pour un transfuge, je me fais reconnaître, et, plein d'une surprise extrême, on me conduit selon mes désirs au vaisseau amiral. A mon aspect, l'illustre père de Sophronie exprime le plus vif étonnement, je raconte tout ce qui s'est passé, et je reçois les instructions que voici.

FREDEMAIS.

Écoutons bien.

CORLÈS.

Nul vaisseau, m'a-t-il dit, ne peut entrer dans le port de Rhodes pendant la nuit, tant que le phare, placé dans une des mains du Colosse n'est point allumé. Sans ce guide, il est inévitable d'échouer sur des ressifs et des bancs de sables voisins de la côte. Dis à Alfrédor, dis à Frédémaïs que toutes leurs pensées, toutes leurs actions doivent avoir pour but de s'emparer cette nuit même de ce fanal, qu'aussitôt qu'il brillera à nos yeux, ma flotte s'avancera à toutes voiles, pénétrera dans le port, et attaquera la ville par dix points différens. Mais, a-t-il ajouté, avant tout, sauvez Sophronie, sauvez aussi, s'il est possible, les braves Phéniciens qui partagent sa captivité, et qu'enfin le phare, étincelant dans les airs, soit à la fois le signal du départ de ma flotte, et celui de la délivrance de tout ce que la Phénicie et Ortobellus ont de plus cher. Les mots de ralliement par lesquels, continue-t-il, nous nous réunirons au milieu des ténèbres seront : Sidon et Sophronie.

UNE VOIX, *partant d'une des fenêtres de la tour.*

Sidon et Sophronie.

(Tous reculent avec étonnement, et dirigent leurs regards vers la tour.)

ALFREDOR.

Nous sommes surpris.

FREDEMAIS.

On nous écoutait.

UN PRISONNIER.

Amis, point d'allarmes : c'est nous.

ALFREDOR.

Qui ?

LE PRISONNIER.

Phénitiens dans les fers.

ALFREDOR, FREDEMAIS, CORLÈS.

Grands dieux !

ALFREDOR.

Répondez-nous : Sophronie est-elle dans cette forteresse ?

LE PRISONNIER.

Nous l'ignorons.

FREDEMAIS.

Paix, j'entends du bruit. A nous, camarades.

(Aussitôt l'équipage se forme en patrouille, et semble traverser le théâtre.)

SCENE VII.

Les précédens, ALI.

(Une petite porte s'ouvre au bas de la tour, Ali paraît avec une lanterne sourde.

ALFREDOR.

Qui va là ?

ALI.

Ali.

CORLÈS.

Ah ! c'est toi, cher Ali.

ALI.

Qui êtes-vous, vous autres ?

ALFREDOR.

Reconnaissez-nous, Egyptiens, amis.

ALI, *s'avançant.*

C'est bon, c'est bon ; c'est qu'en ce moment aussi on ne saurait être trop sur ses gardes ; je me méfie toujours de quelque tour perfide de ce maudit prisonnier.

ALFREDOR.

Tu nous vois à sa recherche, personne plus que nous n'est intéressé à le livrer au prince des Arabes.

ALI.

Si on l'eut placé sous ma surveillance, il ne se serait pas échappé. (*en désignant la tour.*) Ils ne s'en iront pas ceux-là...

ALFREDOR.

Qui donc ?

ALI, *bas.*

Les Phéniciens. Ils sont dans ce fort, je réponds d'eux sur ma tête ; mais aussi, il n'y a que moi qui puisse pénétrer jusqu'à eux, et je me fie plus à moi seul qu'à cinquante hommes qui veillent de l'autre côté dans les cours. Afin d'écarter tout soupçon, toute tentative, je n'ai pas voulu de sentinelle extérieures Trois bonnes portes d'airain, dont voici les clefs, valent mieux que cent soldats.

FREDEMAIS, *à Alfrédor.*

Si l'on pouvait...

ALI.

Mais je m'amuse à causer là, tandis qu'un autre poste non moins important exige ma présence.

ALFREDOR, *bas à Frédémaïs.*

Ne serait-ce point auprès de Sophronie ? (*à part.*) Je me doute bien de ce que tu vas faire.

ALI.

Oh ! non.

ALFREDOR.

C'est auprès de la Phénitienne que l'on t'envoie.

ALI.

La Phénitienne ? La Phénitienne n'a plus besoin de personne maintenant pour la garder.

FREDEMAIS, *bas à Corlès.*

Dieu !

ALI, *avec mystère.*

Je vous le dis en confidance, elle n'est plus...

FREDEMAIS, ALFREDOR, CORLÈS.

Elle n'est plus...

ALI.

Dans le palais.

ALFREDOR.

Je respire !

ALI.

Le Prince, craignant sans doute que pendant tout ce tumulte, elle vint à s'évader comme le prisonnier, et voulant la mettre en un lieu impénétrable, même pour l'ennemi, en cas de débarquement, l'a fait conduire dans une tour d'oubli.

FREDEMAIS, ALFREDOR, CORLÈS.

Une tour d'oubli.

ALI.

Oui. Oh ! vous ne connaissez pas cela vous autres, je le vois : nous en avons trois qui sont semblables dans cette île.

ALFREDOR.

Mettez-nous donc au courant.

ALI.

Comme ces trois tours n'ont ni portes, ni fenêtres, ni escaliers, on n'y pénètre que par des souterrains connus du prince seul et d'Olkar ; s'il lui plaît d'y laisser ceux que des esclaves muets y conduisent les yeux bandés, jamais on en entends parler.

ALFREDOR.

Et la belle Phénicienne est dans une de ces trois tours ?

ALI.

Je puis en répondre, c'est moi qui ai préparé sa nourriture pour quarante-huit heures, et qui l'ai remise à Olkar.

FREDEMAIS, *bas à Alfrédor.*

Tâchez de savoir où sont situées ces tours.

ALI.

Mais il faut que je vous quitte. Un grand personnage m'attend en ce moment, un très-grand personnage.

ALFREDOR.

Qui donc ? en quel lieu ?

ALI.

Vous ne devinez pas ? Derrière nous : le Colosse. J'ai l'ordre du prince d'y passer la nuit pour empêcher qui que ce soit d'allumer le phare.

ALFREDOR, *bas.*

Heureuse découverte ! (*haut.*) Mais je ne vois, pour t'y transporter, ni chaloupe ni matelots.

ALI.

Il va me venir du monde pour tout cela.

FREDEMAIS, *bas à Alfrédor.*

C'est ce qu'il faut éviter : il connaît les tours d'oubli, il a les clefs du Colosse, il a celles du fort, un coup de maître ici...

(Aussitôt il parle mystérieusement et en grande hâte à tout l'équipage en arrière d'Ali.)

ALI, *pendant ce temps attire de dessous son doliman une petite trompe.*

Plusieurs gardes du port vont se rendre sur ce rivage, dès qu'ils entendront le son de ma trompe, tenez...

(Ali se met en devoir de porter la trompe à sa bouche, Frédémaïs lui arrête le bras, s'empare de sa trompe. Au même instant, Alfrédor, Corlès et l'équipage, entourent Ali, leurs sabres, leurs lances, sont dirigés vers sa poitrine.

FREDEMAÏS, *à demi-voix.*

Si tu jettes un cri, tu es mort.

ALI, *tremblant, tombe à genoux, et d'une voix étouffée.*

Ah ! ah ! je me meurs de frayeurs.

ALFRÉDOR.

Tes clefs, toutes tes clefs, et dis à voix basse où sont situés les tours d'oubli.

ALI, *prenant ses clefs.*

Seigneur, seigneur, qui que vous soyez...

FREDEMAIS.

Obéis, si non je frappe.

(Ali remet deux anneaux contenant plusieurs clefs.)

ALI.

Voici celles du colosse, voici celles du fort.

(Tout le monde écoute avec effroi.)

CORLÈS.

J'entends marcher au loin des corps de troupes.

ALI.

Soleil d'Asie, délivre-moi !

ALFRÉDOR.

Il faut le porter à fond de cale de notre vaisseau.

ALI.

O firmament !

FREDÉMAIS.

Non. Emparons-nous de suite du Colosse ; là nous pourrons le questionner sans crainte. Vite, dans la chaloupe, vous, seigneur, avec Corlès ; moi je délivre nos compatriotes, et bientôt, j'en ai l'espoir, nous serons tous réunis.

ALFRÉDOR.

Je ne te quitte point, cher Frédémaïs.

CORLÈS, *montrant Ali.*

Je me charge de lui. Les clefs du Colosse.

(Fredémaïs les lui donne.)

ALI.

C'est fait de moi.

(On l'enlêve et le transporte en toute hâte dans la chaloupe. En même temps, Alfrédor examine avec précipitation plusieurs clefs, et après avoir trouvé celle qui ouvre, entre dans le fort. La barque disparait avec Corlès et deux hommes de l'équipage.)

SCENE VIII.

ALFREDOR, Homme de l'Equipage.

ALFREDOR, *à demi-voix.*

Préparez-vous, infortunés Phéniciens, on ouvre les verroux de votre prison.

UN PHENICIEN, *dans le fort.*

Intrépide Alfrédor, compte sur nos bras pour briser avec toi les fers da la généreuse Sophronie.

(La musique exprime d'une manière plus rapprochée l'arrivée d'une troupe armée, en même tems on voit s'avancer près du colosse la chalouppe portant Ali, Corlès et autres.)

ALFREDOR, *aux Phéniciens dans la tour.*

Il n'y a plus de doutes, des soldats s'avancent vers ce lieu.

UN PHENICIEN.

D'ici nous apercevons la lueur des flambeaux, leur nombre semble annoncer un personnage important.

ALFREDOR.

Si c'était Olkar, ou le prince lui-même, et qu'il voulût... je frissonne. La porte set ouverte, fermons là promptement et retirons la clef. (*Au Phéniciens dans la tour.*) Silence, amis, et avertissez Frédémaïs. Mais, que vois-je de ce côté ? notre chaloupe, grands dieux ! Jamais ils n'arriveront assez à tems pour n'être pas découverts. Impossible de leur faire entendre un seul mot sans s'exposer à les perdre. Mais ils redoublent de vitesse ; sans doute la clarté des torches les avertis des dangers, enfin ils touchent au rocher.

(Pendant ce monologue, la chaloupe est arrivée au pied du colosse; dont la porte est promptement ouverte. La on y fait entrer Ali et quelques hommes de l'équipage; Alfrédor, sur le rivage, exprime sa vive inquiétude en regardant tour à tour vers la chaloupe et vers l'endroit par où les soldats s'avancent: enfin la chaloupe s'éloigne il témoigne sa joie, presqu'aussitôt des esclaves paraissent avec des torches.)

SCENE IX.

Les précédens, Esclaves, *avec des torches*, Arabes, *armés*, ABULMAZAR.

ABULMAZAR.

Egyptiens, qu'attendez-vous ici ?

ALFREDOR.

Toujours à la recherche de notre prisonnier, nous parcourions ce rivage peu fréquenté, lorsque nous avons aperçu ta hautesse, notre devoir était de nous placer sur ton passage, pour recevoir les ordres qu'il lui plairait nous transmettre.

ABULMAZAR.

Hé bien, je vais en effet te charger d'une mission. Approche. (*Albulmazar et Alfrédor descendent en scène.*) Dans ce fort sont des Phéniciens captifs, le peuple et mes soldats, justement indignés des odieuses menées et de l'insigne perfidie du téméraire qui a osé abuser de ma confiance et me trahir au milieu même de mon palais, mes soldats indignés, dis-je, demandent à grands cris et leurs têtes et celle de Sophronie.

ALFRÉDOR, *à part.*

Ciel !

ABULMAZAR.

Les jours des Sophronie, j'avoue ma faiblesse, me sont encore précieux, et nulle puissance ne saurait me déterminer à les sacrifier même à mon ressentiment; cependant je ne puis dans ces périlleuses circonstances refuser entièrement à mes soldats de les satisfaire, et je dois au contraire saisir l'occasion d'exciter leur ardeur : j'ai donc résolu d'abandonner à leur fureur, les prisonniers détenus dans ce fort, quoique en apparence je m'y sois opposé, mais pour que Sophronie ne m'accuse pas un jour de les avoir moi-même livré à leurs meurtriers, je veux qu'ils soient transférés au centre de la ville, dans un lieu dont l'accès offre moins de difficultés et dont les portes céderont à la première émeute.

ALFRÉDOR, *à part.*

Quelle cruauté !

ABULMAZAR.

Olkar, qui suit mes pas, va venir s'emparer d'eux...

ALFRÉDOR, *à part.*

Qu'entends-je ?

ABULMAZAR.

Et réfléchissant que l'escorte qu'il commande est peu nom-

breuse, et que d'ailleurs le voisinage de la mer et l'obscurité peuvent faciliter l'évasion de quelques prisonniers, je te donne l'ordre, capitaine, de te joindre à Olkar, et de les accompagner avec tes hommes jusqu'à leur nouvelle destination. Je poursuis la visite de mes postes. Mais, dis-moi, aurais-tu rencontré Ali sur ces bords?

ALFREDOR, *hésitant.*

Ali?

ABULMAZAR.

Je lui avais ordonné de monter au phare.

ALFRÉDOR.

Il y est, seigneur, je vous en réponds... Oui, je l'ai vu entrer dans une chaloupe avec quelques gardes...

ABULMAZAR.

C'est cela.

ALFRÉDOR.

Il allait, disait-il, faire de grands préparatifs, je n'en sais pas davantage.

ABULMAZAR.

Il suffit. (*à part.*) De tous côtés mes volontés s'exécutent, de tous côtés se manifestent le zèle et le dévouement de mes sujets et de mes alliés; je n'ai point à redouter d'attaque cette nuit: Ortobellus n'ignore pas qu'il perdrait sa flotte, s'il tentait de pénétrer dans ces murs sans les feux du phare, et demain je ne le crains plus; toutes les côtes seront dans un état de défense formidablé. Oui, vainement mes ennemis auront eu recours à la basse trahison pour m'enlever Sophronie, et s'introduire dans cette île. La victoire, qui n'a cessé de planer sur ma tête, semble me promettre encore des triomphes plus glorieux. (*Abulmazar sort.*)

SCENE X.

ALFREDOR, Hommes de l'Equipage.

(Alfrédor le suit des yeux, regarde du côté opposé et ouvre précipitemment la porte du fort.)

ALFRÉDOR.

Frédémaïs, Frédémaïs, et vous, amis, sortez, sortez, la mort est sous vos pas.

(Frédémaïs et tous les prisonniers sortent en grande hâte, ils s'agenouillent et rendent graces au ciel.)

(Soudain une voix se fait entendre, tout le monde écoute.)

AIR.

SOPHRONIE.

Au fond d'une tour ténébreuse,
Le cruel vient de me plonger,

ALFRÉDOR, *après les deux premiers vers.*

C'est la voix de Sophronie.

SOPHRONIE.

D'Alfrédor l'ardeur courageuse,
Pourra-t-elle, enfin me venger,
Echos des nuits, je vous implore,
Répétez mes gémissemens,
Vers mon amant, avant l'aurore,
Portez en secret mes accens.

(Corlès sort du Phare et se met dans la barque pour revenir sur le rivage.)

ALFRÉDOR, *l'apercevant.*

Corlès sort du phare, sans doute il a quelque chose d'important à nous apprendre.

Second couplet.

SOPHRONIE.

Bientôt le jour va paraître,
Cher Alfrédor, entends ma voix,
Hélas ! je t'appelle, peut-être
Envain pour la dernière fois.
Echos, etc.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, CORLES, *sort du colosse, et descend dans la barque, tous se portent vers le rivage.*

CORLÈS, *dans la chaloupe, forme avec ses mains un porte-voix.*

Amis, Ali vient d'avouer en quels lieux de l'île étaient les tours d'oubli, dont une tout près de nous, est jointe à l'arcade du fort d'Ismaël ; mais il assure qu'il n'existe aucune communicatien entre elles. (*Corlès disparaît en cotoyant le rivage.*)

FREDEMAÏS.

C'est celle-ci.

ALFREDOR.

Grands dieux ! comment y pénétrer.

FREDEMAIS.

Un corps d'Arabes s'avance vers ce lieu.

ALFREDOR.

Olkar est à leur tête.

TOUS.

Olkar !

FREDEMAIS.

Un seule chaloupe ne peut nous contenir tous, et point d'issues certaines.

ALFREDOR, *vivement aux prisonniers.*

A terre, à terre, tous à terre. (*aux autres hommes.*) Vous, entourez-les, et feignez de dormir.

(Spontanément, les hommes de l'équipage et les prisonniers Phénitiens se couchent à terre : les premiers cachent les autres par leurs corps et feignent en effet de sommeiller ; un faux factionnaire veille avec Alfrédor, c'est Frédémaïs.)

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, OLKAR, Arabes.

FREDEMAIS, *contrefaisant sa voix.*

Qui va là ?

OLKAR.

Capitaine des gardes du prince des Arabes.

ALFREDOR.

Daignez m'excuser, grand capitaine, si je ne fais pas mettre mes hommes sous les armes, mais excédés par la fatigue du voyage, par le débarquement des armes, et surtout par les recherches que nous n'avons cessées de faire pour découvrir cet introuvable fugitif, j'ai cru devoir leur accorder quelques momens de repos, en attendant ton arrivée.

OLKAR.

En attendant mon arrivée, dis-tu ?

ALFREDOR.

Oui, j'ai l'ordre d'Abulmazar de rester ici pour renforcer l'escorte des prisonniers que tu viens chercher.

OLKAR.

Craignait-il qu'ils m'échappassent.

ALFREDOR.

J'ignore les motifs de sa hautesse.

OLKAR, *à un de sa troupe.*

Qu'on sonne la trompe pour faire descendre Ali du colosse, il a les clefs de cette porte.

ALFREDOR.

Le seigneur Ali, avant de monter, les a remis entre mes mains.

OLKAR.

Entre tes mains ?

ALFRÉDOR.

Les voilà. Des travaux secrets, a-t-il dit, étaient trop importans pour qu'il puisse quitter d'un seul moment.

OLKAR.

Hé bien, ouvre donc, et tandis que je vais m'emparer des prisonniers, réveille ton monde ; tu te rangeras là, autour du fort.

FREDEMAIS, *qui se promène dans la largeur du théâtre, dit bas, et en passant près d'Alfrédor.*

Gardez la clef de la première porte.

(Olkar se retournant au même instant du même côté, Frédémaïs fait aussitôt demi-tour à droite et continue de marcher ; Alfrédor allant vers le fort, détache adroitement une clef de l'anneau et ouvre la porte, tenant toujours dans la même main l'anneau qui réunit les autres clefs : puis passant la clef séparée dans la main gauche remet à Olkar les clefs restées dans l'anneau. Olkar entre suivi de ses gardes, on entend ouvrir une seconde porte intérieure.)

SCENE XIII.

LES PRECEDENS, excepté OLKAR, Arabes.

FREDEMAIS, *suivant des yeux Olkar et les siens, dit à Alfrédor.*

Fermez, seigneur, fermez. (*Alfrédor ferme la porte.*)

ALFREDOR.

Je les tiens tous.

FREDEMAIS.

Nous ne les craignons plus! que Sophronie nous occupe seule maintenant.

UN DES PRISONNIERS.

Nous la délivrerons, ou nous mourrons pour elle.

ALFREDOR, *indiquant la tour.*

C'est là, là, qu'elle gémit au fond de cette tour inaccessible.

FRÉDÉMAIS, *sortant de sa rêverie, et comme par inspiration.*

Amis... je l'ai trouvé !... Ce moyen est sûr; adresse, témérité, Sophronie est sauvée, et la flotte est dans Rhodes.

ALFRÉDOR.

Explique-toi.

FREDEMAIS.

Suivez-moi tous, retournons à bord de notre vaisseau, la chaloupe de Corlès, amarrée près d'ici, va nous y transporter. Là je vous communiquerai mon plan, et distribuerai à chacun son emploi. Venez, venez, le ciel s'obscursit encore, et semble favoriser mon audacieux projet. Partons.

(Tous se mettent en marche, à bas bruit et avec célérité. Alfrédor et Frédémaïs sortent les derniers; leurs regards, leurs bras se dirigent vers la tour d'oubli.)

SCENE XIV.

OREB, suivi de quatre Muets noirs.

On m'a dit dans le palais qu'Ali venait de partir pour monter dans le colosse : et qu'il passerait par le fort d'Ismael; à coup sûr je l'ai devancé, il faut qu'il sorte par cette porte; attendons-le. J'ai les plus jolies petites propositions à lui faire pour me laisser cacher dans le colosse pendant la guerre. (*On frappe à la porte du fort en dedans.*) J'entends du bruit, c'est lui, sans doute. (*On frappe de nouveau.*) Pourquoi donc frappe-t-il à cette porte au lieu de l'ouvrir ? Apparemment c'est pour ôter les barres de fer qui sont derrière. (*Il écoute et prête l'oreille.*) On dirait que plusieurs personnes parlent à la fois, avec colère. (*Bruit.*)

OLKAR, *dans la tour.*

Va traître ! traître, tu périras de ma main.

OREB, *recu'ant avec effroi.*

Hein ! comment ! je périrai...

HOLKAR.

Vil scélérat...

OREB, *très-vite.*

Mais c'est la voix du capitaine Olkar.

OLKAR, *continuant.*

C'est toi qui as fait évader tous les prisonniers.

OREB.

Moi, seigneur Olkar ? Tous les prisonniers sont évadés ?

OLKAR.

Vainement tu as fermé la porte du fort pour te donner le tems de fuir, ni toi, ni les tiens n'échapperont à la terrible vengeance du prince souverain. (*Olkar disparaît.*)

OREB.

Ni moi, ni les miens... Mais, seigneur Olkar, nous sommes tous cinq innocens. Je n'ai point fermé de portes, je ne savais pas même qu'il y eut des prisonniers dans ce fort. Entendez-vous bien, seigneur Olkar. Il ne répond pas : il est parti. Il va aller droit au palais ; j'en suis sorti sans ordres, on va m'accuser, et avant d'être entendu, je serai occi, c'est sûr. (*Le bruit souterrain se fait entendre comme au premier acte.*) Ah ! mon dieu ! encore le même rou-rou que tantôt. (*Oreb et les quatre esclaves sont balancés sur leurs jambes.*) Hola, hola ! la terre tremble sous mes pieds.

(Nouveau balancement, deux ou trois pierres se détachent du fort et tombent : les esclaves s'enfuyent.)

Ah ! cette fois, c'est décidé, voilà le bouleversement et le renversement général. Tant mieux, tant mieux, tant mieux ; si tout s'écroule, si tout se détruit, si tout périt, puisqu'il faut que je meurs, j'aime mieux être englouti tout vivant, que d'être empalé tout vif.

(Il sort en chancelant à plusieurs reprises, la mer s'agite peu à peu. Le vaisseau Egyptien s'avance à force de rames : une chaloupe est à la suite avec quelques hommes de l'équipage, aussitôt que la poupe touche la tour. Alfrédor, Frédémaïs et quelques matelots paraissent sur le tillac : ils jettent aux rameurs un cordage qui est fixé au haut du mât. Ceux-ci le lâchent à fur et mesure que les premiers appuient sur le mât, le font pencher jusqu'à ce que son extrémité repose sur le sommet de la tour, alors Alfrédor ayant une lanterne fixé à sa ceinture, monte.)

ALFREDOR, *se baissant vers l'ouverture de la tour.*

Sophronie ! chère Sophronie ! entendez la voix d'Alfrédor.

SOPHRONIE, *du bas de la tour.*

Alfrédor !

ALFREDOR.

Tout est prêt pour vous sauver, ces vêtemens faciliteront votre évasion.

(Il fait en même tems descendre l'échelle en-dedans de la tour, à cette échelle il attache aussi une petite lanterne : l'échelle doit être fort longue à se dérouler sur le vaisseau par les soins de Fredémaïs.)

Quelle profondeur ! la lumière disparait à ma vue.

FREDEMAIS.

Corlès, prépare-toi à monter au phare.

(*Tous montent avec crainte.*)

ALFREDOR, *regardant du haut de la tour.*

Une ronde nocturne s'avance, nous sommes perdus.

FREDEMAIS.

Descendez, seigneur. (*aux matelots dans la chaloupe.*) Redressez le mât et cachez-vous au fond de la chaloupe.

(L'ordre de Frédémaïs est de suite exécuté. Frédémaïs, Alfrédor et Corlès se cachent dans le vaisseau.

SCENE XVI.

(Un peloton d'Arabes traverse la scène à pas lents et sans bruit, et sort par le chemin des grands palmiers. Alfrédor et Fredémaïs se relèvent les premiers et regardent de tous côtés: les hommes de l'équipage en font autant ; Alfredor monte au mât que l'on incline de nouveau. A l'instant ou Alfrédor touche la tour, Sophronie paraît.)

SCENE XVII.

SOPHRONIE, FREDEMAIS, ALFREDOR.

FRÉDÉMAIS.

Corlès, apprends à l'amiral Ortobellus que sa fille n'est plus au pouvoir du prince de Rhodes!

(Corlès entre aussitôt dans le Colosse, Alfrédor aide Sophronie à descendre le long du mât.)

SOPHRONIE, *sur le vaisseau.*

Armez mon bras, et n'épargnez pas mon courage : que n'entreprendra point Sophronie ; accoutumée à braver les périls et combattant auprès d'Alfrédor et de Frédémaïs, pour venger son pays et son père ! (*Le phare s'allume.*)

FRÉDÉMAIS.

Déjà le phare éclaire le port ; à ce signal, la flotte va s'avancer. Mais Abulmazar, furieux, ne tardera pas à se rendre sur le rivage, soyez sans crainte et suivez moi ; cette statue colossale sera pour nous un refuge assuré et un rempart inaccessible contre nos barbares ennemis.

(Frédémaïs fait entrer dans le Colosse So phronie et Alfrédor puis les prisonniers. Le bruit d'une troupe armé qui s'avance a grands pas se fait entendre.)

J'entends un grand tumulte dans les cours du fort. Sans doute c'est le prince. Que ce vaisseau qui peut faciliter l'approche du colosse, disparaisse au sein des ondes ; nous ne devons plus monter à d'autre bords qu'à ceux de notre flotte.

(Les hommes de l'équipage qui étaient dans la chaloupe s'élancent sur le vaisseau, les uns submergent la chaloupe, d'autres à coups de hache détruisent les agrès du bâtiment, et établissent une voie d'eau ; le vaisseau s'enfonce doucement, l'équipage et Fredémaïs entrent dans la colosse. Toute cette scène est éclairée par un reflet de la clarté du Phare.

SCENE XVIII.

ABULMAZAR, OLKAR, Gardes, Esclaves.

(Tous sortent par la porte de fer, la brise avec fracas. Alfrédor, Sophronie, Frédémaïs, Corlès, Ali, Arabes, Phénitiens, équipages dans le Colosse.)

ABULMAZAR.

O nuit affreuse ! ce n'est point assez d'avoir à repousser les attaques extérieures, d'avoir à craindre les terribles effets du plus désastreux des phénomènes de la nature, il faut

encore qu'au milieu même de Rhodes, je sois indignement trahi. Le capitaine, son équipage, tous étaient d'accord avec ce faux et astucieux prisonnier ; Ali, lui-même, a été gagné par eux. Ce phare, malgré mes ordres et mes précautions, vient d'être allumé, et jamais n'a répandu autant de clarté ; qu'à l'instant elle disparaisse entièrement, tu sais de quelle importance est l'exécution de cette volonté. Je te charge...

ALI, *passant sa tête par une ouverture pratiquée dans le col du colosse.*

Seigneur, seigneur !

ABULMAZAR.

D'où part cette voix ?

ALI.

C'est moi ! Ali ! dans le gosier du Colosse !

(*Tous les regards se portent vers lui.*)

ALI.

Ce n'est pas ma faute, seigneur, si le phare est allumé ; les Egyptiens se sont emparés de mes clefs et de moi ; ils sont tous renfermés dans la statue.

ABULMAZAR.

Qu'entends-je ?

ALI.

Hola, holà, ils me tirent par les jambes ; grace, grace, seigneur Egyptien. (*disparaissant.*) Je suis mort, hola la, hola la. (*il disparaît.*)

ABULMAZAR.

Voilà donc le refuge des traîtres... C'est là sans doute que sont aussi les prisonniers phénitiens. Destin favorable ! pas un d'eux ne peut plus se soustraire à ma juste vengeance. Soldats, jetez-vous dans des barques, entourez ces rochers, que les plus hardis brisent la porte du phare, pénètrent jusqu'au sommet. Cinquante pièces d'or seront données pour chacun des Egyptiens ou des Phénitiens qu'on me livrera.

SCENE XIX.

LES PRÉCÉDENS, PHANOR, chef d'Arabes.

PHANOR.

Seigneur, seigneur, les grands feux des signaux de détresse s'élévent sur la côte, et annoncent l'approche de la flotte, ou peut-être même le débarquement des Phéniciens.

ABULMAZAR.

Et c'est le phare qui leur sert de guide. Vous l'avez entendu, soldats, mon salut et le vôtre dépendent maintenant du prompt succès de cette expédition. (*Olkar fait donner le signal de la défense générale.*) Et toi, Phanor, vole vers la côte avec le corps de troupes que tu trouveras campé sur cette plage, auprès du tombeau de Pratogène.

(Grand mouvement parmi les troupes : les esclaves sonnant des trompes très-grandes, en forme de bescoin, traversent la scène en sens contraire et disparaissent, le son de ces trompes doit être imité à l'orchestre par le cor ayant pavillon en l'air. Olkar donne à ses troupes et à chaque peloton sa direction, lui-même se met à la tête d'un des principaux. Abulmazar lui fait signe de rester près de lui. Les pelotons partent avec célérité.)

SCENE XX.

ABULMAZAR, OLKAR, Gardes.

ABULMAZAR.

Olkar, il faut, sans délai, placer des esclaves affidés à l'entrée des souterrains qui aboutissent à cette tour d'oubli. Sophronie nous reste, c'est peut-être notre dernier espoir, ne le laissons point s'evanouir. Dans un extrême péril, Sophronie, adorée par son père.

OLKAR.

Je réponds d'elle sur mes jours, seigneur.

SCENE XXI.

LES PRÉCÉDENS, PHANOR, *accourant avec des pelotons d'Arabes, par la gauche du public.*

PHANOR.

Souverain maître, les phéniciens viennent de débarquer à la pointe orientale de l'île, ils nous poursuivent de ce côté, l'amiral Ortobellus lui-même est à leur tête. Ici vos jours sont en dangers; retirez-vous dans le palais, seigneur, là, nous périrons tous autour de vous plutôt que de nous rendre.

ABULMAZAR.

Moi fuir devant Ortobellus, je veux l'attendre en ces lieux, il est encore en mon pouvoir d'arrêter sa marche si rapide: rangez-vous à mes côtes, soldats, et vous verrez bientôt ce fier Phénicien forcé de capituler honteusement au milieu de ses conquêtes.

(Les pelotons d'Arabes traversent la scène et se joignent à ceux qui sont déjà derrière Abulmazar.

SENCE XXII.

(Des corps de Phéniciens s'avancent et occupent la gauche du public; en même tems on voit plusieurs vaisseaux passer entre les jambes du Colosse et entrer dans le port, un d'eux reste auprès du Colosse.

ORTOBELLUS, *paraît avec sa suite.*

Abulmazar, la Phénicie et l'humanité sont vengées! ton territoire est envahi, le port de Rhodes est déjà rempli des vaisseaux du roi Antiochus, mon maître, et la ville ne peut résister à l'impétuosité de mes guerriers. Epargne le sang de tes soldats, de tes alliés, remets-moi ton épée, et retourne au fond des déserts de l'Arabie, d'où tu n'eusses jamais dû sortir.

ABULMAZAR.

Je me ris de tes insultes comme de tes menaces; tu parles en vainqueur, et dans un instant tu seras à mes pieds, à l'aspect de l'étrange barrière que je vais opposer à ton passage et au progrès de tes armes. Phanor, cours dans les souterrains du palais, dis à Olkar de traîner Sophronie au haut de ce fort; que vingt poignards, suspendus sur son sein, le lui percent au premier pas que fera son père, pour franchir l'espace qui nous sépare.

ORTOBELLUS.

Arrête, barbare! Eh quoi! les fers de ma fille ne sont point brisés! O fatalité! Ce phare a donc trompé toutes mes espérances.

SCENE XXIII.

LES PRÉCÉDENS, FREDEMAIS, *sortant tout à-coup du colosse, et paraissant sur le rocher.*

FRÉDÉMAIS, *s'écrie.*

Non, non, Ortobellus, et voilà Sophronie !

ORTOBELLUS et ABULMAZAR.

Sophronie !

(Sophronie, Alfrédor, Corlès, et après eux plusieurs nobles Phéniciens et hommes de l'équipage sur le même rocher.)

SOPHRONIE.

Mon père !

(Abulmazar recule d'étonnement et Ortobellus lève les mains vers le ciel.)

ORTOBELLUS.

Dieux puissans ! je vous rends graces !

ABULMAZAR.

Je suis anéanti.

(Grand bruit souterrain : deux flammes sortent en même tems de la terre : la première vers le bord de la mer, la seconde au milieu des grands palmiers, l'une deux s'abîme jus'qu'à moitié de sa hauteur, tont le monde éprouve un balancement.)

ALFREDOR.

Nous volons à votre secours.

ORTOBELLUS.

Soldats, suivez-moi.

SCENE XXIV.

(Ortobellus repousse d'abord Abulmazar, mais Olkar accourant avec des troupes nouvelles, fait tourner la chance, on s'empare d'Ortobellus et déja on l'entraîne dans le fort; sur le point d'y entrer, Sophronie accourt, s'élance, le sabre en main, entre son père, Olkar et Abulmazar : elle est suivie de Frédémaïs, d'Alfrédor, de Corlès, tous également armés, un combat à outrance s'engage : au milieu de ce combat des flammes s'élèvent encore, la mer s'agite et devient bientôt écumante, la terre tremble de nouveau des arbres se déracinent et tombent. Les combattants s'enfuyent sans pour cela quitter leur adversaire, on voit dans le fond les édéfices et quelques maisons de la ville de Rhodes se détruire et s'engloutir au milieu des feux souterrains : sur le devant de la scène la terre se soulève en deux ou trois endroits. Au milieu de cet affreux désordre, Sophronie reparaît seule, elle semble égarée et cherche son père, apercevant le fort où elle la vu entraîner, elle va s'y précipiter, mais au même instant, le fort, l'arcade et la tour d'oubli s'écroulent, Sophronie s'évanouit, en s'écriant : *mon père !* au même moment, le dernier et le plus gros des grands palmiers, se déracine, tombe en avant de Sophronie sur l'une des petites éminences. cet effet doit être rendu de manière à faire croire, au moment où l'arbre s'élance, qu'il va écraser Sophronie.)

(De tous côtés accourent des hommes, des femmes, des enfans, des mages, fuyant la ville, cherchant sur les bords de la mer à se mettre à l'abri de la chute de leurs habitations et des monumens publics. Les uns portent des cassettes, d'autres des coffrets, des vases précieux, les mages, leurs autels et leurs dieux, et font des sacrifices : quelques femmes tiennent des enfans au bercean. Deux jeunes filles, apercevant Sophronie, s'empressent à lui prodiguer des soins. Les mages se mettent à genoux et invoquent le ciel : tout le monde les imite. Une secousse terrible se fait ressentir, et chacun est renversé dans différentes attitudes. Foule de tableaux. Cette secousse fait sortir du sein de la mer quatre rochers calcinés de diverses formes et grandeurs. Deux d'entre eux portent sur leur extrémité des débris de vaisseaux naufragés et des matelots expirans.

Le Colosse s'ébranle, s'enfonce jusqu'à moitié du corps environ, le reste se rompt et tombe dans la mer. Au même moment une montagne s'élève du milieu des flots en furie, elle occupe la partie à gauche du public et dans le fond ; aussitôt un volcan s'ouvre sur sa cime, son éruption et la lave qui coule bientôt en sillonnant les flancs de la montagne, éclairent vivement et d'une clarté rougeâtre toute cette scène lugubre.)

SCENE XXV ET DERNIERE.

ALFREDOR, FREDEMAIS, CORLES.

(Ils apportent des étendarts et sont suivis d'un grand nombre de soldats Phénitiens, amenant des Arabes prisonniers. Tous trois entrent avec une joie mêlé d'inquiétude.)

ALFRÉDOR, *apercevant Sophronie, s'élance vers elle.*

Sophronie, chère Sophronie, qu'est devenu votre père ?

(Sophronie entendant, mais ne pouvant parler encore ni ouvrir les yeux, indique avec un bras encore faible le fort écroulé.)

SOPHRONIE.

Mon père a péri... là... j'ai vu... le fort... s'écrouler sur sa tête. (*La musique exprime des gémissemens.*)

ORTOBELLUS, *d'une voix étouffée.*

Au secours !

ALFREDOR.

N'entendez-vous pas des cris plaintifs.

ORTOBELLUS, *sous les ruines et d'une voix étouffée.*

Au secours ! Ortobellus expire.

TOUS.

C'est lui.

(Alfrédor, Frédémaïs, Corlès se précipitent dans la tour. Sophronie, entourée de tout le peuple, témoigne ses craintes et son émotion.)

ALFREDOR, FREDEMAIS, CORLES, *ramènent Ortobellus, et s'écrient.*

L'amiral est sauvé.

(Sophronie se jette dans les bras de son père qui la presse sur son sein ; Alfrédor, Frédemaïs et Corlès lui prodiguent des marques du plus vif attachement. Tableau.

ORTOBELLUS.

Ma fille, ma chère fille !

SOPHRONIE.

O mon père !

ORTOBELLUS.

O mes amis, comment récompenser tant d'actions éclatantes, je vous dois Rhodes et ma fille, je vous dois la vie, cette vie, que vous m'avez sauvée, sera-t-elle jamais assez longue pour combler de mes bienfaits, Corlès et Frédémaïs, et pour jouir du bonheur de mes enfans.

SOPHRONIE.

Alfrédor !

ALFREDOR.

Sophronie !

ORTOBELLUS.

Vous, infortunés Rhodiens, séchez vos pleurs et comptez sur le secours du monarque que je représente en ces lieux. Antiochus réparera tous vos maux ; il vous rendra votre indépendance, vos lois et vos magistrats ; et loin de courber la tête sous le joug d'un tyran farouche, bientôt vous éleverez les mains vers le trône d'un roi protecteur, chéri de tous ses peuples, et ami des vertus et des arts. (*Tableau.*)

FIN.